NOTICES BIOGRAPHIQUES des soldats sannatois morts au cours de la guerre de 1914-1918

Jean-Pierre Buisson

La date à gauche est celle du décès du soldat. La lettre (M) signifie que son nom est gravé sur le Monument aux morts de Sannat. Les notices sont classées par ordre chronologiques, en distinguant toutefois celles des soldats inscrits sur le Monument aux Morts, et celles des soldats qui, légitimement ou non, n'y figurent pas. Le numéro de notice (ou fiche) est celui qui figure dans le tableau des Morts pour la France (MPLF) qui précède cet article.

Année 1914

28-08-1914 (M) N°24 Paul Joseph HYGONNET

Paul Hygonnet est né le 3 septembre 1880 à Sannat au village de la Chabanne, mais c'est au Montfrialoux que résida par la suite la famille. Il était le fils de Martin Hygonnet, maçon migrant, et de Marie Riothon, tous les deux Sannatois. Comme son père, Paul devint lui-même un migrant. Mais contrairement à la plupart des maçons sannatois, c'est dans le Midi, à Montélimar, Nîmes ou Tarascon, qu'il alla limousiner. En août 1914 il est affecté au 7ème Bataillon d'Infanterie Coloniale du Maroc qui appartenait à l'armée d'Afrique. L'infanterie coloniale est aussi appelée infanterie de marine, c'est pourquoi sur sa fiche matricule lui est attribué le grade de Marsouin. Il disparait au combat le 28 août 1914 à l'âge de 34 ans à Signy- l'Abbaye dans le département des Ardennes. (En fait la date exacte est inconnue. Il a disparu dans la tourmente des combats entre le 28 août et le 20 septembre, c'est le tribunal d'Aubusson qui a fixé la date au 28 août !). Il n'était pas marié. Il avait un frère, François, de deux ans son cadet, également maçon, qui sera tué à son tour à la guerre, en avril 1917, dans le département de l'Aisne. Nous ne savons pas où repose Paul Joseph Hygonnet.

29-08-1914 (M) N°35 André Raymond RIGAUD

André Rigaud est né le 18 septembre 1891 à Sannat au village de La Chaize. Il était le fils de Louis Rigaud, cultivateur, originaire de Reterre, et d'Angeline Aubert, originaire de Sannat. Cultivateur à son tour, il devint soldat au 121ème Régiment d'Infanterie basé à Montluçon en octobre 1912 lorsqu'il fut appelé sous les drapeaux. Il enchaîna le service militaire et la mobilisation d'août 14, et partit combattre en Lorraine. Comme pour Paul Hygonnet, la guerre fut très courte pour lui, puisque dès le premier mois, André Rigaud décédait à la suite de ses blessures de guerre, le 29 août 1914, à l'âge de 23 ans, à l'hôpital de Rambervillers, dans le département des Vosges. Il n'était pas marié et il était fils unique. Il repose à la Nécropole nationale de Rambervillers, Tombe N° 1.

20-09-1914 (M) N°27 **Charles MAUMY**

Charles Maumy est né le 27 décembre 1882 à Auxerre dans l'Yonne. Domestique puis maçon, il vint habiter à Sannat en 1910, d'abord au Puylatat, puis au Rivaud. Il était lui-même fils d'un maçon, Léonard Maumy, originaire de Saint-Chabrais dans le canton de Chénérailles. Sa naissance dans l'Yonne ne semble correspondre qu'à une migration temporaire de maçon de la Creuse. Au moment du conseil de révision il habitait Saint-Chabrais. Son service militaire effectué, en qualité de clairon à Chalon-sur-Saône, il épouse en 1908 Marie Eugénie Ducourthial, originaire de Mainsat. Lui aussi connut la condition de migrant, au moins en 1914, puisqu'il était maçon en région parisienne, à Ivry, quand la guerre éclata. Incorporé en août 1914 au 278ème Régiment d'Infanterie de Limoges, il est tué à l'ennemi le 20 septembre 1914 à Moulin sous Touvent dans l'Oise. Il avait 32 ans. Il laissait une veuve Eugénie âgée de 34 ans, et deux orphelins, Léon Jules âgé de 4ans, et Alfred Robert âgé d'un an, bien connu des Sannatois sous le prénom de Robert, mort en 1983. Les deux enfants furent adoptés comme pupilles de la nation. Nous ignorons où est inhumé Charles Maumy. (*Ce même jour, au même endroit, un autre Sannatois fut fait prisonnier : François Bittard du Montgarnon).*

27-09-1914 (M) N°12 **Léon Jacques CLUZET**

Léon Cluzet est né le 13 octobre 1882 à Sannat, au village de Serre. Maçon, habitant le Bourg, il était le fils de Jean Cluzet, journalier, décédé en 1894, originaire de Mainsat et d'Henriette Chassagne, originaire de Tardes. Plusieurs de ses campagnes de maçon furent effectuées dans les Vosges, à Charmes par exemple, où naquirent ses enfants. Affecté en août 1914 au 121ème Régiment d'Infanterie, Léon est décédé à la suite de ses blessures le 27 septembre1914, à l'âge de 32 ans, à Lassigny, dans le département de l'Oise. Le procès-verbal de déclaration de décès est établi sur la base des déclarations de deux témoins : deux soldats sannatois, François Hygonnet qui subira le même sort que lui et Antoine Ducourthial. Tous les trois appartenaient au même régiment, le 121ème RI. Il laissait une veuve Francine Lucie Jeanne, née Velut, épousée 10 ans plus tôt en 1904. Elle se retrouvait seule à l'âge de 25 ans à devoir élever leurs deux enfants, Léontine (« la Tontine » que tous les anciens ont connue) et Lucien, orphelins de leur père, âgés respectivement de 2 ans et de 8mois. Mariée 10 ans seulement, Lucie (« la Quinaude ») se retrouvera seule pendant 52 ans. Nous ne savons pas où repose le corps de Léon Cluzet.

18-11-1914(M) N°33 **Xavier PARRY**

Xavier Parry est né le 8 août 1883 à Sannat, au village de Samondeix. Il exerçait la profession de maçon. La transcription de l'acte de décès indique que son dernier domicile était situé à Nancy, mais le registre matricule de l'armée indique qu'il était domicilié à Sannat. On peut en conclure qu'il habitait bien Sannat, à Samondeix, et qu'à Nancy, en Lorraine, il faisait sa campagne de maçon. Son arrière petite-nièce

nous a confirmé d'ailleurs qu'il avait été maçon également à Champigneulles près de Nancy. Il était le fils de François Parry, cultivateur, originaire de Saint-Priest et de Marie Rousset, originaire de Reterre. Caporal au 1er Régiment de Zouaves, il avait effectué une grande partie de son service militaire en Algérie de 1904 à 1906, et c'est dans ce régiment qu'il fut mobilisé en août 14. Il devait décéder des suites de ses blessures, le 18 novembre 1914 à l'âge de 31 ans, à Haute-Avesnes, dans le département du Pas de Calais. Il n'était pas marié. Il repose là où il est mort, dans la commune de Haute-Avesnes, dans le carré militaire du cimetière communal, Rang 4, Tombe 50.

21-12-1914 (M) N°44 **Antoine Alfred VIGNERESSE**

Antoine Vigneresse est né le 17 novembre 1889 à Sannat, au village de Luard où résidaient ses parents, Annet Vigneresse, cultivateur, décédé en 1902, et Antoinette Chartier, originaire de Mainsat. Maçon migrant, il avait effectué sa campagne de 1914 à St-Mihiel, dans la Meuse, près de Verdun qui fut par la suite un des hauts lieux des combats de la guerre ! Incorporé dès le début du mois d'août au 78ème Régiment d'Infanterie basé à Guéret, il participa probablement avec son régiment à la contre-offensive victorieuse de la bataille de la Marne en septembre 14. Mais c'est trois mois plus tard qu'il disparaissait au combat, le 21 décembre 1914, à Jonchery sur Suippe dans le département de la Marne, à l'âge de 25 ans. Il n'était pas marié. Nous ne savons pas où il repose.

01-10-1914 N°64 **Louis SOULIER**

Louis Soulier est né le 8 juillet 1886 Evaux. Il était le fils d'Antoine, maçon à Evaux, et d'Anne Moluçon. Il exerçait la profession de charpentier. Le 6 décembre 1913 il épousait Félicie Adeline Simonet de Samondeix, fille d'Antoine Simonet cultivateur dans ce village de Sannat, et de son épouse Clémentine. Incorporé au 121ème Régiment d'Infanterie de Montluçon dès le 4 août, parti très tôt sur le front, il est fait prisonnier à une date qui n'est pas précisée. Il décède le 1er octobre 1914 en captivité à l'hôpital de Cologne en Allemagne après avoir contracté le typhus. Les conditions de détention et de travail pouvaient être très dures dans les camps de prisonniers allemands, mauvaises conditions sanitaires, nourriture insuffisante, promiscuité, travail difficile, les épidémies étaient fréquentes, notamment de typhus, et la mortalité pouvait être importante. Il n'avait pas d'enfant et il était fils unique. Repose-t-il en Allemagne, ou en France ? Nous ne le savons pas. Son nom ne figure pas sur le monument aux morts de Sannat, mais sur celui d'Évaux. Pourtant il semble qu'après son mariage il ait élu domicile à Sannat, puisque c'est dans cette commune qu'a été enregistré son décès, et que l'acte précise « *domicilié en dernier*

lieu à Sannat ». Il n'est pas choquant de constater que son nom soit gravé sur le monument de sa commune d'origine, là où il a passé l'essentiel de sa courte vie. Mais on verra que plusieurs fois des décisions inverses ont été prises, selon quelle logique, ou quelles influences ?

Année 1915

25-01-1915 (M) N°10 **François Edmond CHENEBIT**

François Chénebit est né au Bourg de Sannat le 7 octobre 1887. Il était le fils de Laurent (ou Jules) Chénebit, maçon et cultivateur, et de Marie Antoinette Herminie Valluche, elle aussi originaire de Sannat. Après son mariage en 1910 avec Alexandrine Marie Jeanne Rougeol, il alla vivre chez sa belle-famille au Rivaud. François devint maçon à son tour. Il migra notamment en Lorraine (Vosges, Meurthe et Moselle), en Région Parisienne (ancienne Seine et Oise), et en Normandie (Orne). Mobilisé dès le 4 août, il est engagé dans les premières batailles, et il est blessé dès le 10 septembre 1914. Renvoyé au front, il meurt le 25 janvier 1915, à Warsy, dans la Somme, d'une « *maladie contractée en service* », en l'occurrence la broncho-pneumonie. Il avait été évacué de la zone de combats 10 jours plus tôt. Il avait 28 ans. Il laissait une veuve, Alexandrine, âgée de 26 ans, et un jeune garçon orphelin, Edmond Roger Marcel, qui était né le 7 août 1913 et qui n'avait donc que 2 ans à la mort de son père. Edmond nous a quittés il n'y a pas très longtemps, c'était en 2002. Son acte de décès a été retranscrit à L'Aigle dans l'Orne, dernière destination de sa migration annuelle en 1914, mais son corps a été restitué à sa famille par train funéraire en 1921.

27-01-1915 (M) N°38 **Marien TARRIER**

Marien Tarrier est né le 11 octobre 1872 à Saint-Priest. Il était le fils de Simon Tarrier, originaire du Chauchet, où il était cultivateur, et de Virginie Favard, originaire de Saint-Priest. Marien, qui avait épousé Élisabeth Virginie Dumont en 1900, vivait avec sa famille et sa belle-famille à Saint-Pardoux. Il exerçait la profession de cultivateur. En 1914 lorsqu'éclate la guerre, il a 42 ans. Appartenant à la réserve territoriale, il est mobilisé et incorporé au régiment d'infanterie de Guéret le 19 octobre 1914. Il décédera peu de temps après, le 27 janvier 1915, à l'hospice mixte de Guéret, « *d'une maladie contractée aux armées, fièvre scarlatine* » mentionne sa fiche de décès. L'extrait du registre de décès précise qu'il est entré à l'hôpital le 26 janvier et qu'il y est décédé le 27 janvier. La scarlatine, maladie relativement bénigne depuis l'apparition des antibiotiques,

pouvait être encore mortelle il y a 100 ans. Marien disparaissait à l'âge de 43 ans, laissant une épouse veuve, Élisabeth Virginie, et deux enfants orphelins, Marie Amélie âgée de 14 ans, et Robert Jean-Marie, âgé de 11 ans, qui seront déclarés « *Pupille de la nation* ».

22-02-1915 (M) N°30

Alexandre Michel MENUT

Alexandre Menut est né le 9 mai 1878 à Sannat, fils d'Arnaud Juste Gustave Menut, forgeron et buraliste au Bourg, qui fut maire de Sannat de 1889 à 1899, et de Marie-Antoinette Bellot, également originaire de Sannat. Il exerça les professions d'ébéniste, de fleuriste et de coloriste en fleurs, en particulier à Paris. (Le coloriste colorait des fleurs artificielles pour la décoration, le spectacle, la haute couture ou les robes de mariées). Appelé à l'armée le 14 août 1914, il devint caporal le 14 octobre puis sergent le 11 janvier 1915. Dans les deux cas, il était « *fourrier* », c'est-à-dire chargé d'une fonction d'intendance et de comptabilité. Sans doute s'occupait-il du ravitaillement en première ligne puisqu'un mois et demi plus tard, le 22 février 1915, il était « *tué à l'ennemi,* f*auché par un éclat d'obus* » à Parvillers le Quesnoy, dans la Somme, à l'âge de 37 ans. Il s'était marié en 1903 à Paris et n'avait, semble-t-il pas d'enfants, mais deux nièces que les anciens ont bien connues, Yvonne Coulaud qui épousa René Malterre, notre ancien boucher, et Émilienne Alexandrine Hélène, dite Clara, épouse Baudart, qui émigra en Moselle. Une plaque au cimetière honore sa mémoire, mais il a été inhumé au cimetière de Rouvroy en Santerre, près de l'endroit où il a été tué.

23-03-1915 (M) N°21

Jean Augustin GOMY

Jean Gomy est né le 22 juin 1895 à Budelière. Il était le fis de Jean Gomy, originaire de Budelière et cultivateur à Savignat, et de Marguerite Adeline Danchaud, qui habitait le Montfrialoux. Lorsqu'éclate la guerre, le 3 août 1914, Jean n'a que 19 ans. Il est cependant incorporé dès le 17 décembre 1914 au 100ème Régiment d'infanterie, à l'âge de 19 ans et demi. Il mourra 3 mois plus tard, le 23 mars 1915, à l'hôpital mixte de Tulle, à cause d'une « *maladie contractée en service* ». Les documents ne nous disent rien de plus. Quelle était cette maladie ? Avait-il eu le temps de monter au front ? La mort l'a cueilli alors qu'il n'avait pas 20 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Il avait une sœur, Alice Rosalie Angèle, de 7 ans son ainée, dont l'époux, Joseph, Gilbert Lacombe périra à la guerre à son tour, le 3 avril 1918.

Ainsi Alice perdit-elle au cours de cette guerre successivement son frère et son époux, et les parents leur fils et leur beau-fils. Une plaque honore sa mémoire au cimetière.

05-04-1915 (M) N°11 **Jean Félix Victor CHENEBIT**

Jean Chénebit est né à Sannat le 24 décembre 1879. Il était le fils de Laurent Chénebit, cultivateur et maçon au Bourg, et de Marie Antoinette Herminie Valluche, elle aussi originaire de Sannat. Il était le frère de François Edmond, de 8 ans son cadet, décédé en janvier de la même année. En 1905 il épouse Marie Chaumaison, originaire d'Arfeuille-Châtain. Cultivateur et maçon de la Creuse, il effectue la migration qui le conduit essentiellement en Lorraine (Vosges et Meurthe et Moselle). Il a 35 ans, lorsqu'éclate la guerre, il est mobilisé dès le 14 août et envoyé au front. Il est *« tué à l'ennemi »* le 5 avril 1915, à l'âge de 36 ans, en Lorraine, dans le département de la Meurthe et Moselle, à Fey-en-Haye. Triste ironie de l'histoire, la vie lui a été enlevée en Lorraine, là-même où le talent des maçons creusois l'avait amené à construire pour assurer le développement industriel de notre pays. Sa femme Marie était décédée le 20 août 1910 à l'âge de 25 ans, 5 ans après leur mariage. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Les parents Chénebit, en cette année 1915, avaient perdu deux de leurs fils, l'un en avril, l'autre en janvier, après avoir déjà perdu leur belle-fille, 5 ans plus tôt !

21-04-1915 (M) N°13 **Jean Alexandre COLLINET**

Jean Collinet est né le 24 juin 1869 à Tardes. Il était le fils d'Antoine Collinet, cultivateur et charron, et de Marie Montpiont. Lui-même charron, Jean habitait, au moment du recensement de 1911, chez ses beaux-parents au Puylatat, avec son épouse Marie Mélanie Simonneton. Travaillait-il avec ses frères Bernard et Adrien à l'atelier familial d'Anchaud ou au Puylatat ? En 1914, au moment de la déclaration de guerre, il était âgé de 45 ans. Il faisait encore partie des hommes mobilisables, mais à l'extrême limite (voir page 24). Il fut appelé en avril 1915 pour servir au 12ème escadron du train des équipages à Limoges, où il avait déjà effectué son service militaire en 1890-1891. (Le train des équipages, en terme militaire, signifie tout ce qui concerne le transport de matériel et de ravitaillement, et il était assez logique qu'un charron y soit affecté). Il y arriva le 19 avril 1915. Une loi votée le 5 août 1914, modifiant celle de 1890, était de nature à l'inquiéter, elle permettait d'envoyer les soldats de toutes les catégories d'âge sur le front, y compris les plus âgés. Fût-il victime d'un accident comme cela se dit à Sannat, et comme le rapportent les parents de Marcel Malanède à leur fils ? (*« Collinet est tombé dans une petite rivière et s'y est noyé, on l'a enterré hier à Sannat »).* Se suicida-t-il comme le prétendit l'autorité militaire ? Et si cela est vrai, pour quelle raison préféra-t-il se donner la mort plutôt que de risquer de l'affronter, ou de la donner à autrui ? On ne sait pas. Toujours est-il que son corps fut retrouvé dans la Gartempe, près de Bersac en Haute-Vienne, deux jours après son arrivée dans son escadron, le 21 avril 1915. Il

avait 46 ans. Il laissait une veuve et deux filles de 18 et 15 ans, Marie-Antoinette Léontine et Marthe Joséphine.

09-05-1915 (M) N°31 **Jean MIALLOT**

Jean Miallot est né le 5 octobre 1894 à Evaux. Il était le fils de Marien Miallot, tailleur de pierre, résidant à Sannat, au Chez, et de Marie Chaussemy, originaire d'Evaux, qui mourut lorsque son fils avait 4 ans. Il était le cousin germain d'Auguste Delage, le cantonnier, que certains d'entre nous ont connu. Il exerçait la profession de maçon et avait migré avant la guerre, notamment en Lorraine, en Meurthe et Moselle. Âgé de 20 ans en 1914, il est immédiatement mobilisé et incorporé dès le 5 septembre. Il est envoyé au front où il sera « *tué à l'ennemi* », dans le Pas de Calais, à Neuville-Saint-Vaast, le 9 mai 1915. Il avait à peine plus de 20 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Son décès a été transcrit à Evaux, où sa mère avait seulement accouché, au domicile de sa propre mère, comme cela se faisait assez souvent autrefois, mais son nom est à juste titre gravé sur notre monument.

14-05-1915 (M) N°36 **Louis Lucien RIGAUD**

Louis Rigaud est né le 15 septembre 1892 à Sannat. Il était le fils de Joseph Rigaud, maçon et cultivateur, originaire de Saint-Priest mais habitant à Luard, et de Jeanne Antoinette Favard qui habitait à Sannat. Louis, cultivateur lui-même, est appelé à la guerre le 27 novembre 1914, bien qu'ayant été réformé au moment du service militaire en 1912. Il est envoyé au front, où moins de 6 mois plus tard, il sera « *tué à l'ennemi … disparu le 14 mai 1915 à Noulette dans le Pas de Calais. »*. Disparu, cela signifie que l'on n'a pas retrouvé son corps, enseveli sous des tonnes de terre, ou complètement déchiqueté, dans les deux cas à cause de la puissance des obus qui s'abattaient sur les tranchées. Il avait à peine 23 ans. Il n'était pas marié, il n'avait pas d'enfant, et il était fils unique.

10-06-1915 (M) N°5 **Marien BOUGEROLLE**

Marien Bougerolle est né le 11 octobre 1896 à Budelière. Il était le fils de Jean Bougerolle, originaire de La Petite Marche, et de Maria Bodeau, qui venait de Chambonchard. Il était cultivateur avec son père au village du Genêt. Incorporé dès le 10 avril 1915 alors qu'il n'avait que 18 ans et demi, au 126ème Régiment d'infanterie, il mourut deux mois plus tard, le 10 juin 1915, à l'hôpital de Brive, de maladie est-il écrit. Où contracta-t-il cette maladie qui le précipita aussi rapidement dans la mort ? Il n'eut certainement pas le temps de participer aux combats, même si sa fiche matricule indique à la rubrique « Campagne » : « *Contre l'Allemagne d'avril 1915 à juin 1915* », et que sa fiche de décès militaire précise que la maladie qui a provoqué sa mort est « *imputable au service* ». En fait Marien devait « faire ses classes ». Il n'avait pas encore 19 ans et n'était évidemment pas marié et n'avait pas d'enfants. Il avait une sœur de 2 ans son ainée, Louise. Il repose dans le tombeau familial au cimetière de Sannat, comme le confirme une plaque, devenue difficilement lisible, déposée sur le caveau.

10-07-1915 (M) N°43 **Colin Léon VERTADIER**

Colin Vertadier est né le 19 décembre 1894 à Saint-Priest. Il était le fils de Jean Vertadier, originaire de Chambon, journalier agricole, et d'Anne Nore, originaire d'Evaux, journalière également. Lors du recensement en 1911, la famille habitait au Bourg de Sannat. Colin exerçait la profession de domestique de ferme. C'est ainsi que l'on disait, et c'est ainsi que c'est écrit. Âgé d'à peine 20 ans à la déclaration de guerre, il fut mobilisé et incorporé dès le 4 septembre 1914. Il combattit dix mois et tomba le 10 juillet 1915, « *tué à l'ennemi, mort au combat* », nous dit sa fiche de décès militaire, sans plus de précision. Cela se passait « *devant Souchez* », dans le Pas de Calais. Il n'avait que 20 ans et demi. Il était bien entendu célibataire et n'avait pas d'enfant. Nous ignorons où il repose.

16-07-1915 (M) N°15 **Hippolyte DEMAY**

Hippolyte Demay est né le 31 décembre 1883 à Sannat. Il était le fils de Nicolas Demay, originaire du Masroudier et de Jeanne Jouanethon, originaire de Lussat. Il exerçait la profession de cultivateur. Était-il également maçon comme l'avait été son père, ou comme l'était aussi son beau-frère Jean-Baptiste Velut, dont il partageait, au faubourg du Chez, le domicile. Bien qu'ajourné au conseil de révision en 1904 pour « *faiblesse physique* », il n'en fut pas moins, nécessité oblige, mobilisé en 1914. Il a alors 34 ans et se voit enrôlé dès le 3 janvier 1915 et affecté au régiment d'infanterie de Guéret. Il est envoyé sur le front en Champagne. C'est là qu'il trouvera la mort, le 16 juillet 1915. Il avait presque 32 ans. Il est décédé des suites de ses blessures, à l'Hôtel-Dieu de Châlons-sur-Marne, dans le département de la Marne. Le corps a été restitué à la famille et il repose au cimetière de Sannat. Il n'était pas marié et il n'avait pas d'enfants. Il était le frère de la grand-mère d'Yvette Velut, l'épouse de Félix Simonet, notre facteur, mère de Gilles et de Marc.

17-07-1915 (M) N°37 **Lucien ROUFFET**

Fiche complétée par son petit-fils, Daniel Marchon.

Lucien Rouffet est né le 14 mars 1884 à Sannat. Il était le fils de Louis Joseph Rouffet, originaire de Sannat, menuisier, habitant au Masroudier, et de Marie Virginie Revardeau, également Sannatoise. Sa fiche matricule et son acte de décès indiquent qu'il était cultivateur, mais au recensement de 1911, Lucien est déclaré menuisier, comme l'étaient son père et son grand-père. Lucien, âgé de 30 ans est mobilisé dès le début de la guerre, au 321e régiment de ligne basé à Montluçon, ce régiment comporte 6210 hommes comprenant un Etat-major, 2 sections de mitrailleuses, un CHR, et 2 bataillons. Le 13 août il part pour Vesoul ; le régiment fait partie de la 126e

brigade (Général GUILLIN) et de la 63e division (Général LOMBARD). Après avoir rejoint l'Armée d'Alsace, le régiment sera constamment en première ligne. Le 18 septembre commence véritablement la guerre de tranchées pour cette unité au nord de l'Aisne. Promu caporal le 25 septembre 1914, il sera constamment dans cette zone où les combats font rage. Cette période très difficile a vu son hospitalisation à Villers-Cotterêts pour dysenterie, puis blessé par balle, il s'en tire car sauvé par son sac à dos. Le surlendemain il est blessé sans gravité a la face. En dehors des difficultés pour se nourrir (on attend constamment l'arrivée de colis dont beaucoup se perdent) la vie pose de nombreux problèmes : tués, blessés, hébergement précaire etc... Mais une tragédie se joue à l'arrière : Marianne sa tante décède, et le 12 décembre Félicie, son épouse, met au monde un garçon, Robert Lucien ; l'enfant décède le 4 Mars 1915. Lucien ROUFFET ne connaitra jamais cet enfant, et son désarroi est grand, comme le montrent ses lettres empreintes d'une grande tristesse. Malgré tous ces aléas, il pense toujours que sa place est ici, que son pays a besoin de lui pour la victoire. Mais il est « *Tué à l'ennemi* », le 17 juillet 1915, à Moulin-sous-Touvent dans l'Oise, là où était mort, l'année précédente, un autre Sannatois, Charles Maumy. Il est inhumé à Compiègne dans l'Oise, dans la Nécropole nationale Royallieu, Carré G, Sépulture 164. Il avait 31 ans, il laissait une veuve, Félicie, née Villatte, et deux orphelins, Sidonie, âgée de 9 ans, mère de Daniel Marchon, et Louis Gaston, âgé de 4 ans, père de Marcel Rouffet, et grand-père de Karine, Régis et Lionel. Ajoutons que Lucette Vertadier est la petite nièce de Lucien Rouffet. Une plaque au cimetière rappelle le souvenir de cet aïeul mort pour la France.

09-08-1915 (M) N°42 **Maurice Joseph VELUT**

Maurice Velut est né à Sannat le 1er mai 1892. Il était le fils de Jean-Baptiste Velut, originaire de Reterre, maçon et cultivateur au Chez, et de Marie Léonie Demay, enfant de Sannat. Contrairement à son grand-père Nicolas Demay, et à son père Jean-Baptiste, il ne semble pas qu'il ait associé le métier de maçon à celui de cultivateur. Déjà les temps changeaient. Il est logiquement appelé sous les drapeaux dans sa 21ème année, et commence son service militaire en octobre 1913. Quand le conflit éclate en août 1914, il est directement mobilisé et probablement immédiatement envoyé au front. Les soldats qui effectuaient leur service au moment de la déclaration de guerre offraient le double avantage d'être immédiatement disponibles, et entrainés. Sa campagne dura un an et s'acheva le 9 août 1915 avec sa mort. Il est « *décédé des suites de blessures de guerre. Plaie du crâne par balle* », dans le Pas de Calais, à Habarcq. Il avait 23 ans, il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Il vivait au domicile de ses parents, dans la ferme du Chez, aux côtés de son oncle Hippolyte Demay, frère de sa mère, seulement âgé de 9 ans de plus que lui…et qui lui aussi, est tombé au champ d'honneur, 24 jours plus tôt, le 16 juillet. Marie Léonie en moins d'un mois venait de perdre à la guerre, son frère et son fils. On imagine le drame que ce fut pour cette pauvre femme. Elle était la grand-mère d'Yvette Velut, l'épouse de Félix Simonet, notre facteur, et mère de Marc et de Gilles. Le corps de Maurice Velut a été restitué à la famille par train funéraire en 1922. Il repose donc au cimetière de Sannat.

25-09-1915 (M) N°6 **Marcel Auguste BOURDIN**

Nous ne savons qu'assez peu de choses concernant Marcel BOURDIN. Il n'est pas né à Sannat, ni même en Creuse, mais à Paris. Il ne figure pas non plus sur le registre des décès de Sannat, mais sur celui de La Seine. Sa fiche matricule est aux Archives départementales de Paris et elle n'est pas accessible sur internet, contrairement à celles de la Creuse ! La famille Bourdin ne figure pas sur le recensement effectué à Sannat avant la guerre en 1911, ni sur celui de 1901. Enfin on peut remarquer qu'il apparait en dernier sur la liste des morts gravée sur le monument au titre de 1915, hors ordre chronologique, contrairement à tous les autres. Comme si son nom avait été rajouté. L'explication en est que cette famille sannatoise, comme déjà beaucoup dès avant la guerre, avait remplacé l'émigration saisonnière par l'émigration définitive, mais elle était sans doute restée sannatoise de cœur. Sa mère Marie Joséphine était originaire de la commune, c'était une fille Rouffet, cousine germaine de Lucien décédé en juillet. Marie Bourdin, qui revint par la suite à Sannat, habita le Bourg où elle mourut en 1961. Le père de Marcel Bourdin, Sylvain Bourdin, originaire de La Celle-Dunoise, était charpentier, et l'on sait que les charpentiers migraient naturellement avec les maçons. Marcel est donc né à Paris, le 3 avril 1892, il avait 22 ans en 1914, et il fut sans doute mobilisé dès le début de la guerre. Il devint caporal et mourut le 25 septembre 1915, à l'âge de 23 ans, à Auberives-sur-Suippe, en Champagne, dans la Marne. Sa fiche de décès militaire mentionne : « *Genre de mort : disparu* ». Cela signifie, comme on l'a déjà dit, que l'on n'a pas retrouvé son corps, déchiqueté par l'éclatement des obus, ou enseveli sous les énormes volumes de terre qui pouvaient s'abattre sur les soldats. Combien ont ainsi été enterrés vivants ! Il avait épousé en 1913 à Paris une jeune Parisienne, Hélène Jeanne Léontine Dubourdonnée, couturière, décédée en 1975. Il ne semble pas qu'ils aient eu d'enfants.

25-09-1915 (M) N°8 **Félix BOUSSAGEON**

Félix Boussageon est né le 3 octobre 1889 à Sannat, au Masroudier. Il était le fils d'André Boussageon, maçon, originaire de Saint-Priest, et de Marguerite Danchaud qui, elle, était sannatoise. Félix avait 25 ans à la déclaration de guerre, il était comme son père maçon, et en cet été 1914 il était allé limousiner dans les Vosges, à Épinal. Mobilisé dès le 3 août 1914, incorporé au Régiment d'infanterie de Tulle, il semble qu'il fut immédiatement envoyé au front. Il combattit un peu plus d'un an et fut « *Tué à l'ennemi* » le 25 septembre 1915, devant Servon-en-Argonne, en Lorraine, dans la Meuse. Il était âgé de 26 ans. Sa fiche matricule précise : « *Cité à l'ordre du Régiment N°194 du 4 octobre 1915. Est mort en brave en attaquant la 3ème ligne ennemie* ». Il n'était pas marié et il n'avait pas d'enfants.

Il existe une plaque au nom de Boussageon au cimetière de Sannat, mais il s'agit de Gilbert Boussageon, habitant de la commune de Saint-Priest où il était né le 1er mars 1887. Il fut tué à l'ennemi le 20 janvier 1915 à Senones dans les Vosges. Sans doute était-ce le cousin ?

05-10-1915 (M) N°17 **Armand Symphorien Auguste DUCLOS**

Armand Duclos est né le 13 mai 1892 à Sannat. Il était le fils d'Antoine Jérôme Honoré Duclos, cultivateur à Anchaud et de Marie Dumas, également sannatoise, originaire du Bourg. Appelé sous les drapeaux le 10 octobre 1913, il enchaîna le service militaire et la mobilisation pour la guerre.

Il participe aux sanglants combats de Champagne, où il trouve la mort le 5 octobre 1915, suite à ses blessures de guerre, à Bussy-le-Château, dans la Marne. Il avait 23 ans, il était fils unique, célibataire et sans enfant. Une plaque qui orne la sépulture familiale rappelle son souvenir, avec cette mention « *Caporal, mort pour la France* ».

15-12-1915 (M) N°14 **François Henri COUTAUD**

Photo: site GenWeb (Hubert Tinet)

François Coutaud est né le 8 août 1885 à Peyrat la Nonière. Il était le fils de feu Jean-Baptiste, originaire de Saint-Chabrais et de Marie-Françoise Glaumeau, de Sannat. Il exerçait la profession de cultivateur au Tirondet d'en bas.

Il avait 30 ans à la déclaration de guerre. Immédiatement mobilisé dès le 4 août 1914, il fut « *Tué à l'ennemi* » 16 mois plus tard, à Villeneuve-Saint-Germain, dans le département de l'Aisne, le 15 décembre 1915. Il fut inhumé dans ce même département, à Soissons, au cimetière de l'hôpital. Il avait 31 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfants. Mais sa sœur Marie Joséphine, qui épousa Antoine Tinet eut 4 enfants, dont Fernand qui donna à la commune de Sannat, avec son épouse Lucienne, une de ses plus nombreuses familles. Antoine Tinet, qui mourra à son tour à la guerre en 1917, était donc le beau-frère d'Antoine Coutaud.

23-02-1915 N°53 **Léonard Jean COUTURIER**

Léonard Jean Couturier ne figure pas sur le monument aux morts de Sannat, mais sur celui d'Arfeuille-Châtain pour la raison suivante. Il était né le 17 novembre 1870 à Sannat, mais il avait épousé en 1903 une jeune femme de Châtain, Mélanie Rosine Bondieu. Il vivait dans sa belle-famille, exerçant aux côtés de son beau-père le métier de cultivateur. Il peut être compté parmi les enfants de

Sannat morts pour la France parce qu'il y a vécu 33 ans, et que sa famille, sur le tombeau familial, a tenu à faire figurer une plaque « *A la mémoire du Maréchal des logis Jean Couturier Mort pour la France* », qui est d'ailleurs la plaque émaillée la mieux conservée du cimetière. Incorporé dès le début de la guerre, il fut envoyé au front dès septembre. Quelques extraits de son carnet de guerre publié par son arrière-petit-neveu Bernard Bondieu, reproduits dans ce livre avec son aimable autorisation, vous donneront davantage d'informations (pages 280-290). Léonard Jean devait mourir quelques mois plus tard, le 23 février 1915, à l'hôpital militaire temporaire de Châlons- sur-Marne, dans le département de la Marne, en Champagne, de « *maladie aggravée au service* ». Il avait été promu Maréchal des logis, c'est-à-dire équivalent de sergent. Il avait été inhumé au cimetière militaire de Châlons sur Marne, mais le corps a été ramené à Châtain en 1923.

17-03-1915 N°50 **Jules CHARTRON**

Jules Chartron est né au village du Montfrialoux, commune de Sannat, le 2 juin 1884. Il était le fils de Pierre Chartron, cultivateur, et de Virginie Danchaud. Il était le frère de Martial, de 3 ans son aîné, mort à Verdun en 1917. Mobilisé dès août 1914, Il devait décéder à l'hôpital de Châlons-sur-Marne, le 17 mars 1915, des suites de ses blessures de guerre. Il ne figure pas sur notre monument, contrairement à son frère, parce qu'il s'était marié en 1907 avec une jeune femme de Fontanières, Anaïs Céline Duméry et qu'il résidait dans cette commune depuis 1908. Et c'est sur le monument de Fontanières que son nom est gravé, même si l'essentiel de sa vie s'était déroulé à Sannat.

21-03-1915 N°58 **Hippolyte Marien JOUANDANNE**

Hippolyte Jouandanne est né à Sannat, au Faubourg du Chez, le 3 décembre 1873. Il était le fils d'Antoine Jouandanne et de Marie Servant. Il fut un maçon qui migra essentiellement à Paris. Mobilisé en août 1914, sa santé déclina assez rapidement sur les champs de bataille, puisque dès janvier 1915 il fut « *classé service auxiliaire pour mauvais état général* ». Malgré cela la détérioration de sa santé se poursuivit et il mourut le 21 mars 1915, âgé de 42 ans, à l'hôpital de Bassens, près de Chambéry, en Savoie. Bien qu'ayant vécu une trentaine d'année dans notre commune, il ne figure pas sur notre monument, mais sur celui de Gouzon. Il habitait dans cette commune depuis 1904, y ayant épousé une jeune gouzonnaise, Marie Mazière, quatre ans plus tôt. Hippolyte Jouandanne était l'oncle de notre ancien facteur, Félix Jouandanne, né en 1895 et mort en 1976.

05-05-1915 N°57 **Jean-Marie DUMONT**

Jean-Marie Dumont est né le 18 août 1874 à Sannat. Il était le fils de feu Annet Dumont et de Françoise Tardivat, tous les deux Sannatois. Il exerçait la profession de maçon. Comme son père, il alla limousiner dans les Vosges, en particulier à Rupt-sur-Moselle, où il épousa en 1910 une jeune fille du pays, Marie Eugénie David. Au recensement de 1911, dans la maison qui est aujourd'hui celle de notre

administratrice de site Laurence, vivaient deux familles, la famille Dumont et la famille Tarrier, dont le fils Marien a été tué le 27 janvier 1915. Les deux familles avaient été réunies par le mariage en 1900, de Marien Tarrier avec la sœur de Jean-Marie Dumont, Elisabeth Virginie. Vivaient également dans cette maison Jean-Marie Dumont et son épouse Marie Eugénie David. Pour raisons de santé le conseil de révision le classa dans les services auxiliaires et il ne fit pas de service militaire. Mobilisé malgré tout en 1915, il fut affecté dans l'artillerie en qualité de canonnier, mais c'est bien comme auxiliaire qu'il dût servir. Incorporé le 20 mars 1915, il devait décéder le 5 mai, dans la région lyonnaise, à l'hôpital de Saint-Fons, d'un « *œdème aigu au poumon* ». Jean-Marie était complètement Sannatois, et pourtant il ne figure pas sur notre monument aux morts. Si la transcription de son décès a été faite à Rupt sur Moselle, l'autorité militaire avait cependant bien précisé que Sannat était la commune de son dernier domicile. Pourtant son nom figure sur le monument aux morts de Rupt-sur- Moselle. Pourquoi ? Probablement par la volonté de son épouse qui est retournée, après le décès de son mari, vivre dans sa ville natale. Quoi qu'il en soit, Jean-Marie était Sannatois et il doit rester dans notre souvenir, au même titre que son beau-frère Marien Terrier décédé 4 mois plus tôt. Nous connaissons son lieu d'inhumation, à proximité de Saint-Fons où il est mort, dans le Rhône, à Villeurbanne, dans la nécropole nationale La Doua, Carré A, rang 5, tombe 40. Et nous savons même pourquoi il était dans la région lyonnaise, grâce aux parents de Marcel Malanède qui écrivaient ceci à leur fils dans une de leurs lettres « *On a su aussi la mort de Jean-Marie Dumont mais on ne sait pas ce qui l'a fait mourir, il travaillait comme auxiliaire dans une poudrière à Lyon* ». Il faisait donc bien partie de ces soldats affecté au « service auxiliaire » pour faire fonctionner l'économie de guerre.

Année 1916

04-09-1916 (M) N°1 François AUBERT

Notice rédigée avec l'aide de Patrick le Fur.

François Aubert est né à Sannat, au Rivaud, le 14 décembre 1891. Il était le fils d'Alexandre, maçon, lui-même fils d'un maçon, Martin, qui vint s'établir au Rivaud, vers le milieu du 19ème siècle, en provenance du Poux. Comme beaucoup de familles

de maçons Sannatois, la famille Aubert du Rivaud devint progressivement parisienne. La famille vécut tantôt à Paris, tantôt à Sannat. Ainsi le père participa-t-il à la construction de l'église de Sannat entre 1896 et 1898. Pendant l'absence de ses parents retenus à Paris par leur travail, François fut élevé par sa grand-mère Anne, cultivatrice au Rivaud. Il effectua toute sa scolarité à l'école de Sannat et y obtint son certificat d'études à treize ans. Puis, il apprit, à son tour, le métier de maçon et partit travailler avec son père sur les chantiers à Paris, jusqu'à son service militaire. Ce mélange Sannat-Paris fait que sur sa fiche matricule, il est qualifié de « résidant » à Paris, alors que ses parents sont, encore, « domiciliés » à Sannat. Ce qui fait qu'il passa son conseil de révision en Creuse et non à Paris, mais, c'est à Paris et non à Sannat que sera retranscrit son acte de décès. Il fut appelé au service militaire le 8 octobre 1912, dans sa 21ème année, et affecté à Grenoble, au 28ème bataillon de chasseurs alpins. Comme l'ensemble des soldats des classes 1911 et 1912, il enchaîna le service militaire et la mobilisation d'août 14 et se retrouva immédiatement opérationnel sur le front de l'est, dans le Vosges, une montagne, comme le voulait sa formation. Pendant toute l'année 1915 et le début 1916, il participa aux combats pour la maîtrise des sommets des Vosges, notamment le fameux Hartmannswillerkopf que les poilus appelèrent le « Vieil Armand » et qui fit 30.000 morts et 90 000 blessés. Il fut, à cette occasion, cité à l'ordre du bataillon : *« Téléphoniste zélé et brave, s'est particulièrement distingué pendant les combats du 21 au 28 décembre 1915, en réparant à plusieurs reprises, tous les jours, sous un violent bombardement, les lignes téléphoniques du bataillon ».* En août 1916, son bataillon fut envoyé en appui des forces françaises et anglaises dans la terrible bataille de la Somme, où il trouva la mort le 4 septembre dans les combats de Bois Reinette, sur la commune de Maurepas. La citation précise « *Chasseur d'un calme et d'un sang-froid merveilleux, a été tué, le 4 septembre, en se portant à l'assaut des tranchées ennemies, malgré de violents tirs de barrage ».* Il est mort, après avoir passé quatre ans sous les drapeaux, deux au titre du service militaire et deux pour faire la guerre. Il a été décoré de la Croix de guerre, avec étoile d'argent. A la demande de ses parents, il est inhumé dans le caveau familial au cimetière de Sannat. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfants. Par contre sa sœur Yvonne, de six ans sa cadette, épousa en 1919, Charles Debord originaire de Lussat et domicilié à La Bessède, hameau de Chambon-sur-Voueize. Le couple qui vivait en région parisienne eut deux filles, Janine et Madeleine. Madeleine épousa, en 1945, Robert Le Fur. Leur fils Patrick le Fur a retranscris et commenté les lettres de son grand-oncle qui figurent dans notre livre aux pages 201-215. (Pour mieux situer qui était François, précisons qu'il était le frère d'Yvonne Debord, dont beaucoup de Sannatois connaissent, ou le nom, ou l'originale maison du Rivaud. Originale, car on croirait un pavillon de la banlieue parisienne, ... ce qui est effectivement le cas. Yvonne avec qui François échangea de nombreuses lettres comme vous le verrez).

25-09-1916 (M) N°34 **Louis Marie PAYARD**

Louis Payard est né à Charron le 10 février 1885. Il était le fils de Pierre Payard, maréchal à Charron, et d'Anne Lécuyer son épouse. En 1905, lors du conseil de

révision, il est domicilié, ainsi que ses parents qui ont déménagé, à Budelière, où il exerce la profession de cultivateur. Il se marie en octobre 1910 avec Germaine Norre, originaire de Chambon. Le mois suivant, en novembre1910, il déménage à nouveau, et avec son épouse il vient s'installer à Sannat, au Tirondet d'en bas, où naîtra leur fille, Marcelle Payard, l'année suivante, le 13 octobre 1911. En 1914, âgé de 29 ans, il est rappelé à l'activité militaire par le décret de mobilisation du 1er août, et dirigé sur le régiment d'infanterie de Montluçon le 3 août. En 1916 il se retrouve au cœur de la bataille la plus intense, la plus symbolique de toute la guerre, celle de Verdun. C'est là qu'il trouve la mort, dans ce lieu universellement connu qu'est Douaumont, exactement à Fleury devant Douaumont, le 25 septembre. Il a été inhumé dans le cimetière de cette commune. Son courage et sa vaillance lui ont valu la Croix de Guerre avec étoile, avec cette citation à l'ordre de la division : *« Soldat très courageux tombé glorieusement en assurant son service de guetteur, sous un bombardement des plus violents, donnant à tous le plus bel exemple de ténacité devant l'ennemi* ». Il laissait une veuve Germaine, âgée de 27 ans, et une orpheline, Marcelle âgée de 5 ans, reconnue Pupille de la nation en 1919. Marcelle épousera Raymond Bonneau en 1929. Leur fille Viviane épousera Georges Chanudet en 1951. De leur union naitront successivement au cours des années 50, Maurice, Robert, Josiane, et Bernadette. Toujours au Tirondet d'en bas où la famille s'est enracinée depuis plus d'un siècle, depuis que s'y installa Louis Payard.

26-10-1916 (M) N°40 **Julien VALLUCHE**

Julien Valluche est né à Montluçon le 21 octobre 1884. Il était le fils de François Valluche, maçon, né et mort à Sannat, mais résidant, à ce moment-là, à Montluçon, et de Marie Lanouzière, son épouse. Au moment de son intégration dans l'armée, Julien est déclaré boulanger et habitant à la fois à Montluçon et à Limoges. La raison de cette double domiciliation est la suivante. Le 14 février 1903, alors âgé de 18 ans et demi, Julien s'est rendu à la mairie de Montluçon et a décidé de devancer l'appel en s'engageant pour une durée de 3 ans dans l'armée. Il fut immédiatement affecté au 63ème Régiment d'infanterie basé à Limoges, où il fut accueilli dès le lendemain 15 février. Soldat de 2ème classe, il devint tambour au mois de septembre de la même année, et il fut libéré, ses 3 ans effectués, en 1906. Revenu à la vie civile, il redevint boulanger à Sannat comme l'atteste son acte de mariage, métier qu'il exerça jusqu'en 1910, avant de reprendre semble-t-il le métier de maçon que son père avait exercé avant lui. En effet on le retrouve migrant en 1911 et en 1914, dans la Nièvre, à Decize et à la Charité sur Loire. En 1908 il s'était marié avec Alice Rayet, native de Chambon (Villemoleix). En 1914 il fut immédiatement mobilisé et envoyé au front, puis promu caporal en 1915. C'est dans la bataille de Verdun qu'il trouva la mort, « *Disparu le 26 octobre 1916 au sud du fort de Vaux(Meuse*) ». La médaille militaire lui fut attribuée à titre posthume en 1921. Il avait 32 ans lors de son décès, il laissait une veuve et deux enfants, une fille Berthe, âgée de 7 ans et un garçon, Julien âgé de 6 ans. Il ne semble pas que ses enfants aient eu des enfants. Par contre sa sœur, Marie Valluche, devenue par mariage Marie Galland eut quatre enfants dont Henri Galland que tous les anciens ont connu. Il eut lui-même 3 enfants, Paulette, Jean et

Charles. Julien était leur grand-oncle. Il repose dans la Nécropole nationale de Douaumont, dans la sépulture 1455.

06-12-1916 (M) N°28 **Maurice Barthélémy MAZURE**

Maurice Mazure est né le 23 octobre 1892 à Sannat. Il était le fils d'Auguste Mazure, maçon, demeurant à la Chabanne et de Marie Malterre dont la famille habitait le Masroudier. C'est d'ailleurs là, au Masroudier, qu'est né Maurice. Il apprit le métier de forgeron et fut appelé sous les drapeaux alors qu'il avait près de 21 ans, le 8 octobre 1913. Il fut incorporé dans un régiment d'artillerie où il devint « *canonnier servant* ». Comme tous les soldats effectuant leur service militaire au moment de la déclaration de guerre d'août 14, il fut immédiatement mobilisé et envoyé sur le front. Grièvement blessé lors de la bataille de la Somme, il mourut « *des suites de ses blessures* » le 6 décembre 1916 à l'hôpital de Cerisy-Gailly, près d'Amiens. Il était alors devenu Maître-Pointeur, c'est à dire qu'il était responsable du réglage du canon lors de la préparation du tir. Il est mort à l'âge de 24 ans, honoré de deux citations et de deux médailles, la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palme. Une plaque déposée sur le tombeau familial honore sa mémoire au cimetière. Il n'était pas marié et il n'avait pas d'enfant. Mais une branche collatérale est toujours présente à Sannat, celle des sœurs Mazure, Lucienne et Andrée, de la Valette.

22-02-1916 N°47 **Louis BATIER**

Notice rédigée avec l'aide de son arrière-petite-fille Mireille Gagnière.

Louis Batier est né le 16 mars 1878 à Morez dans le Jura, dans une famille de maçons de Reterre que la migration saisonnière avait conduit sur ces terres de l'est de la France. Il devint à son tour un ouvrier du bâtiment, mais en qualité de menuisier, migrant également. Les menuisiers, très complémentaires des maçons, pouvaient migrer en même temps qu'eux. On le retrouve avant la guerre à trois reprises en Lorraine. D'abord dans les Vosges, à Charmes, où naîtra en décembre1911 son fils Fernand, décédé en 1968, que les anciens Sannatois ont bien connu, qui habitait le Bourg d'en haut. Louis ira travailler ensuite en Meurthe et Moselle, dans la région de Nancy. En 1905 il s'était marié avec une jeune fille de Sannat, qui exerçait la profession de lingère, Louise Gally. Elle habitait au Bourg auprès de son père, Jean Gally, maçon et de sa mère, couturière, originaire du Rivaud. En 1914, âgé de 36 ans, il est immédiatement mobilisé dès le mois d'août. Il combattra notamment dans

la Meuse, participant à la défense de Verdun et c'est là qu'il trouvera la mort. D'abord considéré comme disparu dans les combats, son corps sera retrouvé et Louis sera déclaré « *tué à l'ennemi* » dans le bois d'Haumont, à proximité de Verdun, le 22 février 1916, c'est-à-dire le deuxième jour de l'offensive allemande sur Verdun.–En 1923, Louis sera décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze. Son acte de décès a été retranscrit à Reterre. Son nom est gravé sur le monument aux morts de cette commune, mais son corps a été rapatrié par Louise, son épouse, sannatoise comme nous l'avons indiqué, dans le caveau familial de notre commune. Louise a dû revenir habiter à Sannat après le décès de son mari, puisque lors de son décès à elle, en 1943, elle fut enregistrée sur notre registre d'État-civil comme domiciliée à Sannat. Elle habitait dans le Bourg, c'est à dire dans la maison familiale du Bourg d'en haut où elle a élevé ses deux enfants, Fernand comme nous l'avons déjà mentionné, et sa sœur Georgette, qui furent orphelins très jeunes, à 4 et 8 ans. S'il est logique que le nom de Louis Batier figure sur le monument de Reterre en qualité d'enfant de cette commune, nous pouvons également l'associer à notre hommage aux soldats sannatois morts pour la France bien qu'il n'y ait jamais habité, car par son épouse, sa belle famille, ses enfants et en partie ses petits-enfants, et par sa dernière demeure, il est aussi Sannatois.

09-04-1916 N°59 **Antoine Alexis LECOUR**

Antoine Lecour ne figure pas sur notre monument, mais son nom est inscrit sur la plaque de l'église. Antoine Lecour est né à Saint-Agnant-près-Crocq le 4 avril 1883. Il y résidait encore au moment de son conseil de révision en 1903. Sa fiche matricule indique qu'il était cultivateur. Son nom apparait sur le registre des naissances de Sannat dans les actes qui enregistrent la venue au monde de deux enfants, en 1904 et 1905, Valentine et Annet. La famille habitait au Puylatat, et le père exerçait alors le métier de cocher. La famille Lecour n'apparait pas sur le recensement de 1911. En 1915, lorsqu'Antoine est mobilisé, elle devait habiter à Giat, car c'est dans cette commune qu'a été retranscrit son acte de décès. Antoine Lecour est en effet mort pour la France, le 9 avril 1916, « *disparu* » à Bras dans la Meuse. C'est également à Giat que son nom est gravé sur le monument aux morts. On peut en conclure qu'Antoine Lecour a dû habiter quelques années à Sannat au début du siècle, et que sans doute était-il un paroissien qui avait laissé de bons souvenirs à ses concitoyens, pour que ceux-ci désirent qu'il soit associé à leur hommage.

05-06-1916 N°61 **Marien MAILLARD**

Le fait que Marien Maillard ne figure pas sur notre monument semble assez singulier. Toutes les conditions sont réunies pour que ce soit ici, et non à Fontanières comme c'est le cas, que sa mémoire soit honorée. Marien Maillard est né à Sannat, au Tirondet d'en bas, le 22 septembre 1884. Son père Léonard et sa mère Marie Fauconnet étaient cultivateurs. Marien, comme sans doute son père avant lui, devint maçon et migra beaucoup en Lorraine, essentiellement à Nancy. Il revint régulièrement à Sannat et n'oublia pas, contrairement à beaucoup d'autres migrants,

de faire enregistrer ses retours, notamment le 1er août 1914. Mobilisé dès les premiers jours de la guerre, il devait décéder 2 ans plus tard, à 32 ans, « *tué à l'ennemi le 5 juin 1916 à Damloup dans la Meuse* » dit sa fiche matricule. En fait il s'agit de la célèbre bataille du fort de Vaux, à proximité duquel se trouve le village de Damloup. Les poilus résistèrent de façon héroïque du 1er au 7 juin, mais ils ne purent empêcher la prise du fort par les Allemands. C'est là que fut fait prisonnier Marcel Malanède dont la vie de soldat est retracée dans ce livre à travers ses courriers dans le chapitre suivant. Marien lui y a perdu la vie, à quelques pas de Marcel qui résistait à l'intérieur du fort. Pour quelle raison étrange son acte de décès fut retranscrit à Fontanières et non à Sannat ? Certes il s'était marié en 1912 à Fontanières avec une jeune femme de la commune, Célina Lassout. Certes lorsque sa femme accoucha de leur fils Gilbert, le 12 juin 1914, elle le fit au domicile de sa mère à Fontanières, mais l'acte de naissance précise bien que les parents, Marien et Célina étaient « *domiciliés au Tirondet d'en bas, commune de Sannat* », comme y résidait déjà Marien lors du recensement de 1911. La famille Maillard était incontestablement une famille sannatoise, les 5 enfants y naquirent entre 1880 et 1889, le père y mourut en 1917. Et pourtant le nom de Martin Maillard n'est pas gravé dans la pierre de notre monument, mais dans celle de Fontanières. Pourquoi ? Mais un Maillard Marien figure tout de même sur le monument. Il s'agit du neveu du précédent, né au Tirondet d'en bas également, mort pour la France, en Pologne, dans le camp de prisonniers de Gdynia. Il est décédé le 26 mars 1945, deux jours avant la libération par les Russes de cette ville polonaise jumelle de Gdansk (ex Dantzig).

26-06-1916 N°63

Marien ROUX

Marien Roux est né à Evaux le 19 janvier 1872. Il était le fils d'Annet Roux et d'Élisabeth Giriboulaud. En 1897 il épousa Marie Gatier, née aux Fayes en 1879. Marie était la fille de François Gatier, maçon à Saint-Pardoux et de Jeanne Avignon, lingère aux Fayes. Le couple s'installa aux Fayes. Marien, qui exerçait la profession de maçon, fut un migrant qui alla un peu à Paris, mais surtout à Beaune en Côte d'Or. C'est là qu'il se trouvait en 1914, lors de la mobilisation. Malgré son âge, il fut envoyé sur le front où il mourut le 26 juin 1916, dans la terrible bataille de la Somme, à Bray-sur-Somme, à l'âge de 44 ans. « *Tué à l'ennemi* » précise sa fiche. Comme son adresse à son départ à la guerre était à Beaune, c'est à Beaune que son décès fut retranscrit, et que son nom fut gravé sur le monument aux morts. Il laissait une veuve, Marie, qui vivra centenaire, et mourra seulement en 1980, à Saint-Cloud, et une fille Francine âgée de 18 ans. Était-il encore Sannatois lors de son décès en 1916, comme il le fut à partir de son mariage avec une jeune fille de Sannat en 1897 ? Ou voulut-il s'installer de façon définitive à Beaune ? Toujours est-il qu'une plaque est déposée sur le

caveau des familles GATIER-AVIGNON, au nom de « *Marien Roux mort pour la France le 26 juin1916* », et une autre au nom de « *Marie ROUX, née Gatier 1879-1980* ». Mais Marien est inhumé au cimetière de Bray-sur-Somme et son nom ne figure pas sur notre monument.

09-09-1916 N°48 Auguste BONNEAU

Nous ne possédons que peu de renseignements sur Auguste Bonneau car sa fiche matricule est introuvable sur le site des Archives départementales de la Creuse. Elle est probablement à Paris, où Auguste passa sans doute son conseil de révision. Pourtant Auguste Bonneau est bien né en Creuse, à Sannat, au Rivaud précisément, le 14 août 1893. Il était le fils de Jacques Bonneau et de Marie Berger. Sans doute Auguste devint-il maçon à son tour comme le fut son père, puisqu'il était parisien quand il partit à la guerre. C'est ce que l'on peut penser, puisque c'est dans cette ville que fut retranscrit son acte de décès. Auguste Bonneau, qui était canonnier au 4ème Régiment d'artillerie est mort pour la France le 9 septembre 1916, à l'hôpital d'Amiens, suite à ses blessures de guerre, probablement subies dans cette terrible bataille de la Somme qui faisait rage à ce moment-là. Son corps fut inhumé dans la nécropole nationale Saint-Pierre d'Amiens, tombe 1146.

Ne pas confondre cet Auguste Bonneau avec celui dont nous publions quelques extraits de cartes, qui habitait à La Chassagnade (Pages 216-222). Originaire de Reterre où il était né en 1877, il avait épousé en 1905 une jeune femme de la Chassagnade, Marie Canord. Ils eurent un fils Marcel, né en 1906, maçon à son tour, qui mourut en 1990.

Ne pas confondre non plus avec Marcellin Bonneaud dont la plaque est disposée au-dessus d'un tombeau du cimetière de Sannat et qui, semble-t-il, a des attaches à Budelière. Mais on ne trouve nulle trace de lui, ni sur l'état-civil, ni sur les fiches matricules, ni dans la liste des morts pour la France

11-10-1916 N°54 Henri DEBORD

On ne sait pas combien de temps vécut Henri Debord à Sannat. Il est né à dans notre commune le 15 mai 1893, au domaine de la Chassignole, sur lequel sa mère travaillait avec ses parents. Au recensement de 1911, ni sa mère, Marie, mère célibataire, ni Henri n'habitaient la ferme. Sans doute étaient-ils partis, Henri en Meurthe et Moselle, maçon à Villerupt près de Longwy où, officiellement il résidait d'après sa fiche matricule, Marie à Chambon, où elle était domiciliée à ce moment-là. Mais c'est à Chambon qu'Henri passa son conseil de révision. Incorporé à l'armée en 1913, à 20 ans, il enchaîne le service militaire et la guerre, où il trouve la mort le 11 octobre 1916, « *tué à l'ennemi* » dans la meurtrière bataille de la Somme, près de

Chaulnes. Son acte de décès a été transcrit à Chambon, et son nom figure sur le monument de cette ville.

15-11-1916 N°60 **Gilbert LEGROS**

Gilbert Legros aurait pu figurer sur notre monument, puisque son acte de décès a été retranscrit sur le registre des décès de Sannat et que la fiche de décès militaire indique *« domicilié à Sannat Creuse* ». Gilbert Legros est né à Budelière le 13 juillet 1879. Il était le fils de François Legros, originaire de Budelière, mais qui était domestique à Savignat lors de son mariage en 1873 avec une Sannatoise, Anne Couturier (ou Annette Aucouturier), domestique au Puylatat. Gilbert Legros était cultivateur à Evaux au moment du conseil de révision si l'on en croit sa fiche matricule. En 1914, lorsque naquit sa fille Eugénie le 22 février, il était toujours cultivateur, mais à la Louche. Mobilisé en 1914, il fut envoyé sur le front, il ne fut pas tué au combat mais mourut le 15 novembre 1916 à l'hôpital de Saint-Genis-Laval dans le Rhône « *d'une maladie contractée en service, la tuberculose* ». Il n'en fut pas moins reconnu « Mort pour la France ». Pourquoi Gilbert Legros figure-t-il sur le monument d'Evaux et pas sur celui de Sannat ? Peut-être parce que sa belle-famille résidait à Evaux, puisque c'est dans cette commune que fut célébré son mariage avec une jeune femme originaire de Chambon, Catherine Chapy, en 1904.

28-03-1917 (M) N°39 **Antoine TINET**

Photo : site GenWeb (Hubert Tinet)

Antoine TINET est né le 1er mars 1878 à Chambon-sur-Voueize, commune d'où était originaire sa mère. Son père, François, né en Corrèze mais devenu un maçon de la Creuse, était mort prématurément en 1891 à l'âge de 39 ans…âge auquel mourra à son tour Antoine. Sa mère, Marie Bouille, mourut quelques années plus tard, en 1898, à l'âge de 41 ans. Antoine à l'âge de 20 ans se retrouva donc orphelin. En 1900 il épousait une jeune fille du Tirondet d'en bas, Marie Coutaud. Il devint alors à son tour un maçon migrant qui travailla en Lorraine et dans les Ardennes. Le couple habita successivement à Serre, à Reterre et surtout à la Ville du Bois. Mobilisé dès la déclaration de guerre en août 14, il fit l'essentiel de la guerre dans le 1er Régiment d'artillerie de Montagne avec le grade de canonnier. Son régiment combattit à Verdun en 1916. Blessé le 6 janvier 1917, il fut alors pris en charge par « l'ambulance russe ». On appelait ainsi des salles d'opération mobiles, sur camions aménagés, qui opéraient au plus près des champs de batailles. Il fut ensuite transféré à l'hôpital temporaire Notre-Dame, à Épernay dans la Marne, où il mourut, le 28 mars 1917, « *des suites des blessures de guerre reçues en service commandé »*. Antoine avait 39 ans. Le corps a été restitué à la famille par train funéraire en 1921 et a été inhumé dans la tombe familiale au cimetière de Sannat, où une plaque rappelle son souvenir. Son courage fut reconnu par cette citation

« *Canonnier d'un courage et d'un dévouement remarquables, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A été blessé très grièvement le 6 janvier 1917 à son poste de combat* » et par l'attribution de la Croix de guerre et de la Médaille militaire. Il laissait une veuve, Marie et 4 orphelins, Georges, âgé de 13 ans, Fernand de 10, François de 8 et Aline de 5. Tous les anciens ont connu Fernand, père d'une famille nombreuse au Bourg puis au Montgarnon, et Georges, qui fut cantonnier et garde champêtre, mais qu'en est-il de François ? En fait Georges n'était pas Georges, mais François. Georges était mort en 1918 à l'âge de 14 ans. La douleur fut sans doute tellement vive pour la mère qui successivement perdit son mari puis son fils aîné, qu'elle créa un Georges de substitution, en appelant désormais Georges, celui dont le véritable prénom était François (1). Et c'est ainsi que nous aussi l'avons toujours appelé. Quand on regarde les actes d'état-civil de François, on s'aperçoit qu'il s'est marié en 1939 avec Léontine Cluzet, tous les deux habitaient le Bourg, et qu'il est mort en 1990, habitant toujours le Bourg. Comme le Georges que nous avons connu ! Mais pour être complètement exact, ajoutons que Georges était son deuxième prénom.

(1) *Marie avait également perdu en 1915 son frère François Coutaud, tué à la guerre*.

13-04-1917 (M) N°23

François HYGONNET

François Hygonnet est né à Sannat, au Bourg, le 27 novembre 1882. Son père, Martin, originaire de Saint-Pardoux, était maçon. Sa mère, Marie Riothon, était également sannatoise, du Montfrialoux, village où s'installa la famille. Cultivateur et maçon, il migra notamment dans les Ardennes. Mobilisé dès le début de la guerre, il est blessé le 27 septembre 1914 à Lassigny dans l'Oise. Au printemps 1917, François et son régiment participent à la phase préparatoire de la grande offensive du Chemin des Dames, après avoir combattu en 1915-1916 dans la Somme et à Verdun. L'assaut est donné tout près de Saint-Quentin, dans l'Aisne, le 13 avril, soit 3 jours avant le début officiel de l'offensive. Le régiment montluçonnais auquel il appartient (121ème RI) est chargé d'une diversion un peu plus au nord et tente de percer la fameuse ligne de défense que les Allemands ont consolidée, connue sous le nom de ligne Hindenburg. Malgré quelques succès initiaux, l'attaque est un échec, et les pertes en vies humaines sont très importantes…pertes au nombre desquelles figure François Hygonnet. Il est mort en ce 13 avril 1917, dans le secteur du Chemin des Dames, à Grugies dans l'Aisne. Mort pour la France, comme son frère Paul, emporté dès le début de la guerre, en août 14, à l'âge de 34 ans. François, lui, avait 35 ans. Il semble qu'il n'était pas marié et n'avait pas d'enfants. Son corps a été inhumé près de l'endroit où il est décédé, dans la nécropole nationale de Saint-Quentin dans l'Aine, tombe N° 1694, après avoir reposé quelques temps semble-t-il à quelques km de là, au cimetière militaire de Seraucourt-le-Grand.

16-04-1917 (M) N°19 **Jacques GAYON**

Jacques Gayon est né le 29 janvier 1888 à Evaux les Bains d'où étaient originaires ses parents. Son père Annet et sa mère Marie Angélina Tourand vinrent s'établir à Sannat, au Puylatat, dans les années 1900. Jacques, cultivateur comme son père, mais également maçon, effectua quelques migrations en Lorraine. Il fut appelé sous les drapeaux en 1909, chez les zouaves, ces unités qui faisaient partie de l'armée d'Afrique et qui combattirent dans les colonies. Jacques participa aux opérations militaires dans les trois pays du Maghreb, Tunisie, Algérie et Maroc. Libéré des obligations militaires en septembre 1911, il est mobilisé dès la déclaration de guerre, le 3 août 1914. Blessé une première fois en 1915, il est déclaré inapte en février 1916, mais la guerre se montrant très dévoreuse en hommes, il est rappelé en avril de la même année pour participer à la bataille de Verdun qui fait rage. Il avait survécu à Verdun bien qu'il y fut blessé en juin 1916, mais il succombera au Chemin des Dames, au premier jour de la bataille. Le 16 avril l'offensive était lancée, avec pour la première fois pour l'armée française, une attaque de chars d'assaut qui devait frayer la voie aux fantassins. Cela se passait à Berry-au-Bac, au pied du plateau du Chemin des Dames que tenaient les Allemands. Les chars n'auront pas l'efficacité attendue du fait du mauvais temps et de leur vulnérabilité. Ce premier jour, ce fut l'hécatombe parmi les soldats français, parmi lesquels était Jacques Gayon. Il est décédé le 16 avril 1917, dans l'Aisne, au Chemin des Dames, à Berry-au-Bac, le premier jour d'une offensive qui provoqua tant de morts, de lassitude et de mécontentement. Jacques Gayon semble-t-il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Où repose sa dépouille ? Sa fiche matricule nous indique qu'il fut inhumé le 1er mai 1917 à Tarbes, alors que le site du ministère de la défense « Mémoire des hommes » nous dit, ce qui parait bien plus probable, qu'il est inhumé dans le village où il est mort, à Berry-au-Bac, dans la nécropole nationale, dans la tombe 1048.

17-04-1917 (M) N°16 **Louis Félix DEPOUX**

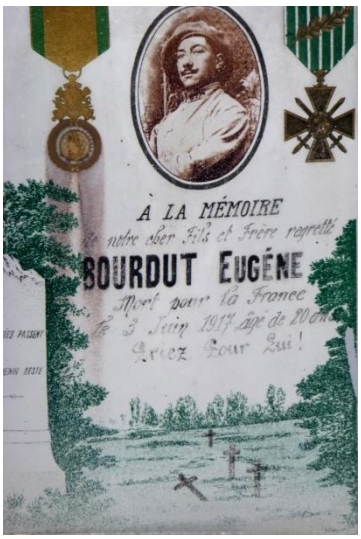
Louis Depoux est né le 17 novembre 1895 à Mainsat où vivaient ses parents, cultivateurs. Mais au recensement de 1911 on trouve toute la famille à Sannat, aux Fayes. Le père Jean, toujours cultivateur, la mère Louise, et leurs quatre enfants, dans l'ordre, Richard et Louis nés à Mainsat, Yvonne et Lucien nés à Sannat en 1902 et 1905. Mais en fait la famille habitait au Genêt au moment de leur naissance. Dès ses 19 ans, en décembre 1914, Louis est mobilisé. Son frère Richard, engagé volontaire en 1913 était déjà au front et sera blessé en 1916. Louis fera l'essentiel de la guerre au sein du 83ème RI qui était basé à Toulouse. En 1916 il participe notamment à la bataille de Verdun, puis son régiment est envoyé en Champagne. C'est là, dans la Marne, que son régiment va s'illustrer et que lui-même va trouver la mort. Nous sommes en avril 1917, toujours avec cette fameuse offensive du général Nivelle qui doit permettre de conquérir le secteur du Chemin des Dames. Nous sommes un peu plus à l'est, mais l'objectif reste le même, s'emparer des hauteurs qui permettent aux Allemands de surveiller les positions françaises et de leur tirer dessus. Précisément il faut prendre le Mont Cornillet, dans la région que l'on appelle

la Montagne de Reims. L'attaque est lancée le 17 avril. Elle réussit partiellement, mais au prix d'un très grand nombre de morts, dont Louis Depoux, tombé ce jour-là. La bravoure de ces combattants sacrifiés a certes été soulignée par l'état-major qui a déclaré « *Votre beau Régiment s'est couvert de gloire en remportant de haute lutte des positions réputées imprenables. Hommage aux héros tombés sur les pentes de ce Mont, illustre désormais ». C*omme plusieurs autres jeunes Sannatois, Louis est décédé au Chemins de Dames, le 17 avril 1917, au Mont-Cornillet, dans la commune de Prosnes, département de la Marne, dans une guerre où la vie des hommes compta si peu ; particulièrement dans cette offensive du printemps 17 qui provoqua tant de morts inutiles. Ajoutons qu'auparavant il avait été « *blessé par intoxication de gaz* », autrement dit gazé, en février 17 par ce terrible gaz connu sous le nom d'ypérite ou gaz moutarde. Son courage fut reconnu par l'armée puisqu'il reçut cette citation « *Soldat courageux, a été tué en montant à l'assaut des tranchées ennemies le 17 avril 1917* » et qu'il a été décoré de la Croix de guerre. Louis avait 22 ans, il n'était pas marié et n'avait pas d'enfants. Son frère aîné, Richard mena après la guerre de 14-18 une carrière de maçon et d'entrepreneur, tantôt en région parisienne (à Vaucresson), tantôt aux Fayes où il revint en 1940. Après la 2ème guerre mondiale il se partagea entre ses deux domiciles, parisien et sannatois, mais c'est à Sannat qu'il mourut, en 1960, à l'âge de 66 ans. Il était le père de Ginette Bertaud et le grand-père de Josiane Verdo qui viennent régulièrement en vacances dans leur maison des Fayes.

NB : Un Louis Depoux figure sur le monument aux morts de Mainsat, or il n'y a eu qu'un mort pour la France en 1914-1918 possédant ce patronyme. Cela signifie que son nom apparaît sur deux monuments.

03-06-1917 (M) N°7

Eugène François BOURDUT



Eugène Bourdut est né un 11 novembre, le 11 novembre 1897 à Sannat, au village de Serre où son père, Marien, était cultivateur. En fait son père était originaire de Chambon, c'est sa mère Marie Daguet qui était native de Serre. L'âge d'incorporation ayant été abaissé à 18 ans il fut appelé en janvier 1916, à 18 ans et 2 mois. Il fut très vite envoyé au front, et en 1917 on le retrouve au cœur d'une des batailles les plus célèbres et les plus sanglantes de la première guerre mondiale, celle du Chemin des Dames, dans le secteur de Craonne. Cette fameuse offensive que lança le général Nivelle dans l'Aisne, entre Reims et Soissons, qui devait permettre la rupture du front allemand. L'offensive fut un échec,

elle provoqua des pertes considérables, probablement 200.000 soldats morts côté français.
Devant tant de pertes inutiles en vies humaines, de nombreux soldats refusèrent de monter à l'assaut et se mutinèrent. C'est à ce moment que fut popularisée la célèbre chanson de Craonne. Craonne, c'est justement là, que fut tué Eugène Bourdut, en plein cœur de la bataille, le 3 juin 1917, alors qu'il n'avait même pas encore 20 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant, et donc aucun descendant direct. Mais il avait un frère, Alexis, qui lui-même eut une fille, Eugénie, qui en 1950 épousa Firmin André Simonnet. Eugénie et Firmin André eurent deux enfants, Maryse, et Alain qui habite toujours à Serre. Où repose Eugène, probablement à Craonnelle où fut édifiée une nécropole nationale après la guerre, et qui figure sur l'état-civil de Sannat comme lieu de décès d'Eugène, alors que la fiche militaire indique Craonne. Comme la plaque qui figure sur son tombeau au cimetière et qui nous rappelle en outre que « *loin d'ici repose Eugène Bourdut* ».

20-08-1917 (M) N°29 **Charles Alfred MÈGE**

Charles Mège est né le 16 décembre 1891 au Bourg de Sannat où son père, Jean, exerçait la profession de notaire. Jean avait repris l'étude de son beau-père, située dans l'immeuble qui aujourd'hui abrite la boulangerie. La mère de Charles, Joséphine, épouse de Jean, était la fille de Stanislas Vallanet qui fut maire de notre commune au début de la Troisième République. En 1911, au moment de son conseil de révision, il résidait à Paris, où il exerçait la profession d'employé de commerce, mais son domicile officiel était toujours à Sannat. C'est pourquoi, comme beaucoup d'autres Sannatois il fut affecté, pour effectuer son service militaire, au Régiment d'infanterie basé à Montluçon, le 121ème RI. Incorporé le 10 octobre 1912, il aurait dû être libéré le 1er octobre 1914. Hélas la guerre avait éclaté le 3 août et Charles enchaîna service militaire et guerre, jusqu'à sa mort en août 1917. Ce qui représente 5 années d'affilée sous les drapeaux, 2 années de paix et 3 années de guerre. Soldat probablement brillant et courageux, il accumula les promotions. Au cours de son service militaire, il avait été promu caporal puis sergent. Pendant le conflit, il devint successivement, adjudant, sous-lieutenant, et enfin lieutenant, en octobre 1916. En 1917, comme François Hygonnet, il participa à l'attaque préparatoire du Chemin des Dames, où ce dernier trouva la mort le 13 avril 1917. Le petit livre écrit par un officier de ce régiment, qui retrace les combats auxquels participa le 121ème RI entre 1914 et 1918, raconte, à propos de ce13 avril où tomba François Hygonnet : « *La 9e compagnie, menée par le lieutenant MÉGE, s'engouffre dans une brèche, saute dans la tranchée ennemie et engage le combat corps à corps. Un officier mitrailleur allemand est tué, les servants subissent le même sort ; la pièce reste entre nos mains. Poursuivant sa progression, la compagnie pénètre, à plus de 300 mètres, dans la position ennemie... Sur tout son front d'attaque, le régiment a pénétré dans la fameuse ligne HINDENBURG* ». Charles Mège a eu la chance de survivre à l'enfer du Chemin des Dames, mais il tombera à son tour 4 mois plus tard, dans un autre haut-lieu de la guerre : Verdun. L'armée française avait, en 1916, enrayé l'attaque allemande sur Verdun au prix de lourdes pertes. C'était une victoire symbolique

parce que, malgré l'engagement de moyens considérables, les Allemands n'avaient pas pu briser la résistance française. Ils avaient réussi cependant à garder des positions stratégiques, en hauteur, ce qui représentait un danger constant pour les lignes françaises. En août 1917 l'état-major français décide de prendre d'assaut ces positions, dont les deux principales sont connues sous les noms de cote 304 et cote 344 (Voir cartes pages 234 et 271). L'offensive fut lancée le 20 août 1917. Le 121ème RI fit partie de ceux qui attaquèrent la cote 304. La résistance allemande, s'appuyant sur des tirs d'artillerie nourris et sur les rafales de mitrailleuses fit des ravages considérables. Le petit livre précédemment cité précise : « L*e bataillon FLORENTIN éprouve de grosses difficultés. Il entreprend méthodiquement la conquête du terrain. Tenace et persistant dans son effort, il réalise une progression lente, mais constante. Sa 9e compagnie perd successivement tous ses officiers (le lieutenant MÈGE, les sous-lieutenants SUCHAIRE et DUCOUT). Le lieutenant ROBERT, qui a remplacé le lieutenant, MÈGE est blessé à son tour. La lutte continue tout l'après-midi et à 19 heures, les objectifs sont atteints. Ce résultat, obtenu par une lutte tenace, pied à pied, et conduite avec une volonté et un acharnement splendide, fait le plus grand honneur à ce bataillon.* » Ce bataillon comprenait la compagnie du lieutenant Charles Mège qui est donc mort dans l'offensive aux côtés de ses hommes. La bataille continuera dans les jours suivants. Les pertes seront lourdes, mais les positions allemandes devront reculer d'une dizaine de kms, et les positions françaises s'en trouveront sécurisées, grâce, entre autres, à un jeune Sannatois, Charles Mège, qui est mort en ce 20 août 1917, à Esnes en Argonne, dans la Meuse, à l'âge de 26 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Son frère Louis Mège que tous les anciens ont connu, continua à habiter cette maison dont nous avons parlé, et qu'il partageait alors avec la famille Cluzel. La dépouille de Charles fut inhumée au cimetière militaire du bois de Béthelainville, dans la commune de Dombasle en Argonne, dans la Meuse, près de Verdun, mais le corps fut restitué à la famille en 1922. Pour son courage, il reçut 2 citations à l'ordre de l'armée en 1916 et en 1917, et il fut décoré de la Croix de guerre avec étoile de bronze et deux palmes.

04-12-1917 (M) N°9 **Martial CHARTRON**

Martial Chartron est né le 20 octobre 1881 à Sannat. Son père Pierre était originaire de Chambon mais sa mère Virginie était sannatoise. Pierre avait épousé Virginie Danchaud, la fille de Jean Danchaud qui était cultivateur au Montfrialoux. Pierre devint cultivateur sur cette terre, comme le devint à son tour son fils Martial. C'est en effet la profession qui est mentionnée au moment du conseil de révision. Cependant Martial était également maçon comme il est indiqué sur les actes de naissance de ses enfants, en 1910 et 1916. Mobilisé dès le début de la guerre, il est d'abord affecté au 121ème RI basé à Montluçon. Il en fera partie jusqu'en 1916. Il participe à la bataille de Verdun, il y est blessé par un éclat d'obus, le 21 mars 1916, justement en défendant la fameuse cote 304 dont on a déjà parlé, cette hauteur qui domine Verdun que les Allemands n'ont pas encore prise. Après 6 mois d'hospitalisation, puis de convalescence, il est renvoyé au front. Et c'est à Verdun qu'il doit à nouveau combattre, toujours pour la possession de ces hauteurs qui dominent Verdun. Cette

fois, il s'agit d'achever la conquête de la cote 344. Il y trouvera la mort le 4 décembre 1917.Sans doute a-t-on reconnu sa vaillance dans le combat car il fut cité à l'ordre du régiment quelques jours plus tard, et il fut décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire. Martial Charton est décédé à l'âge de 36 ans, laissant une veuve et deux orphelins, un garçon de 7 ans, Eugène, et une fille d'un an Marie Victorine. Nous ne connaissons pas son lieu d'inhumation.

16-04-1917 N°62 **Albert Jean Alphonse MALTERRE**

Albert Malterre est né le 14 mars 1894 à Saint-Julien le Châtel. Il était le fils de Barthélémy Malterre, qui fut sabotier à Peyrat-la- Nonière, et qui vint s'installer fermier à La Louche en 1903. La famille était encore là au recensement de 1911, mais elle déménagea au Chauchet le 2 août 1914, la veille de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. Albert avait vécu à Sannat de 9 ans à 20 ans. Il était un ami très proche de Marcel Malanède qui, à plusieurs reprises, échangea des courriers avec lui, et avec lequel il combattit. Mais il était devenu officiellement un habitant du Chauchet au début de la guerre, et c'est là que résidait dorénavant sa famille. C'est donc le Chauchet qui eut le privilège d'honorer sa mémoire en gravant son nom sur son monument. On ne peut faire de distinction entre tous ces héros qui ont si bien servi leur pays, mais tout de même, on ne peut s'empêcher de rendre un hommage particulier à ce jeune homme, dont les qualités ont été reconnues par l'armée dans une très belle citation. Albert, mobilisé à 20 ans, le 5 septembre 1914, sans aucune expérience militaire, était promu caporal dès le mois d'octobre de l'année suivante, et tué à l'ennemi le 16 avril 1917, à Cauroy-lès-Hermonville, près de Reims, à proximité de Berméricourt où mourut un mois plus tard le capitaine de Ponchalon. C'était dans la cadre de l'offensive du Chemin des Dames, qui fit tant de victimes dans des assauts inutiles. C'est au cours de l'un d'eux qu'Albert fut tué, dans les conditions dramatiques que décrivent sa citation post-mortem à l'ordre de la brigade « *Très bon gradé, intelligent et consciencieux, ayant de belles qualités morales et beaucoup d'ascendant sur ses hommes. Glorieusement tombé en maintenant ses hommes dans la tranchée de départ sous un tir de barrage d'une extrême violence* ». Il n'avait que 23 ans ! Son corps fut inhumé dans la fosse commune du cimetière de Cauroy, puis il fut restitué à la famille par train funéraire en 1922. Son nom figure sur les deux monuments, du Chauchet et de Saint-Julien-le-Châtel.

04-05-1917 N°56 **Gaston Théophile Herbert Henri des FRANÇOIS de PONCHALON**

Gaston de Ponchalon est né le 5 septembre 1875 à Oyé en Saône et Loire. En 1902 il épouse une jeune femme de la famille de Loubens de Verdalle, du Tirondet d'en Haut, Marie, fille de Roger de Verdalle. Le mariage est célébré à Sannat. Gaston a 27 ans, Marie 24 ans. Le couple s'installe près de Paris, à Neuilly, mais vivra en fait une vie de garnison car Roger est officier d'active. La famille cependant reviendra souvent à Sannat lors des congés de l'époux. Capitaine en 1914, Gaston de

Ponchalon conduit des opérations dont certaines nous sont racontées, un peu plus

loin dans ce livre, par un membre de sa famille. Il trouvera la mort au Champ du seigneur, près de Berméricourt, dans la Marne, le 4 mai 1917 dans le cadre de l'offensive du Chemin des Dames. Son acte de décès a été naturellement transcrit à Neuilly où son nom est gravé sur la plaque commémorative de la mairie. Mais il l'est aussi sur le monument de Ciry- le-Noble, en Saône et Loire, son département de naissance, et également, en tête de liste, sur la plaque commémorative apposée sur un mur de l'église de notre commune *(Voir photo page 314).* Son épouse, Marie, devenue veuve s'éteindra à Sannat en 1958. Elle sera la dernière descendante de la famille de Loubens de Verdalle à vivre au château du Tirondet. Son fils Robert de Ponchalon rendra de régulières visites à cette belle demeure, avant qu'elle ne quitte la famille qui l'avait fait construire au milieu du XIXème siècle, au cœur d'un domaine qu'elle détenait depuis des siècles. Gaston de Ponchalon a été fait Chevalier de la Légion d'honneur, et a été décoré de la Croix de guerre (une palme et trois étoiles d'argent). Il était le grand-père d'Antoine de Matharel qui nous a transmis le récit que vous trouverez pages 291-296.

20-06-1917 N°49 **Pierre Antonin BOUGEROL**

Pierre Antonin est né au Bourg de Sannat le 30 juin 1886. Sa fiche matricule rédigée en 1906 le dit cultivateur, mais au recensement de 1911, sa profession mentionnée est celle de domestique, comme son père. Mais cultivateur il le devint bien, en épousant en 1910 une jeune femme de Saint-Dizier-la-Tour, Hélène Marionnet. Paradoxe de la comptabilité administrative, il est recensé deux fois en 1911, à Sannat et à St-Dizier-la-Tour, chaque fois avec le même prénom, Antonin. Il s'agit bien de la même personne, même prénom, même âge, et pour le résident de St-Dizier, il est bien indiqué qu'il est né à Sannat. Antonin a été mobilisé dès le mois d'août 1914, soldat sans doute méritant, il accéda au grade de caporal en 1916. Il devait décéder l'année suivante, le 20 juin 1917, à Vauxaillon, dans l'Aisne, toujours dans le cadre cette désastreuse offensive du Chemin des Dames si souvent citée. Son acte de décès a été transcrit à St-Dizier-la-Tour, et son nom a été gravé sur le monument de cette commune. Ce qui est logique, même s'il a passé les 4/5èmes de sa vie à Sannat. Son corps a été restitué à sa famille par train funéraire en 1921.

15-08-1917 N°51 **Etienne Alfred CHEMINET**

Etienne Cheminet est né le 26 décembre 1873 au Bourg de Sannat. Il était le fils de Michel Cheminet, maçon, et d'Anne Bonneau. Maçon comme son père, Etienne migra d'abord en Bourgogne, en Côte d'or, puis en Lorraine, dans les Vosges. Il vint à plusieurs reprises à Épinal, puis s'y installa définitivement en 1907, avec sa femme, Marie Glomeau, une jeune lingère du Bourg qu'il avait épousée en 1898, et sa fille

Anne-Marie, née à Sannat en 1900, qui mourut prématurément à Épinal en 1937. Mobilisé dès le début de la guerre en août 1914, âgé de 41 ans, il fut affecté à des tâches non directement combattantes, d'abord à la sécurité des voies de communications avec les GVC (Gardes des voies de communication), puis dans le Génie. Il décéda malgré tout pendant le conflit, à Vaulx-en-Velin, dans la région lyonnaise, où il était détaché en usine, le 15 août 1917, « *par suite de strangulation* » nous dit sa fiche matricule, par suicide précise la fiche de décès militaire. Son cas rappelle étrangement celui de Jean Collinet, mort en 1915. La ville d'Épinal l'a honoré en inscrivant son nom sur son monument, ce qui paraît bien naturel, même s'il a passé plus des ¾ de sa vie, jusqu'à l'âge de 34 ans, à Sannat.

Année 1918

05-05-1918 (M) N°18 **Edmond Victor Émile DUMAS**

Edmond Dumas est né à Commentry le 14 mai 1896. Il était le fils de Jean Alexandre Dumas et de Clémentine Françoise Rouet, domiciliés à Commentry. C'est dans cette ville qu'en 1915 il passe devant le conseil de révision qui l'ajourne pour « *faiblesse* ». Il ne devait guère avoir forci l'année suivante, mais nécessité faisant loi, il est mobilisé en août 1916, et affecté dans l'artillerie, avec le grade de canonnier servant. Sans doute fut-il affecté dans cette arme pour ses compétences en mécanique car il exerçait le métier de forgeron outilleur. A peine deux ans plus tard, le 5 mai 1918, il était tué au combat, en Belgique, en Flandres, à Reninghelst, près d'Ypres. Il n'avait que 22 ans quand la guerre l'enleva à la vie. Pourquoi figure-t-il sur le monument aux morts de Sannat ? Son nom n'apparait pas dans notre état-civil, ni celui de ses parents. Son acte de décès a été transcrit à Commentry, et son nom est gravé également sur le monument de Commentry ! Certes des Dumas habitaient dans le Bourg au recensement de 1911, et il en figure sur l'état-civil, mais aucun ne se prénomme comme le père ou comme le fils. Peut-être les Dumas qui possédaient une maison à la sortie du Bourg, où ils venaient en vacances dans les années 1950, étaient-ils de la même famille ? Et sans doute les liens avec Sannat étaient-ils suffisamment forts pour que la famille Dumas demande que le nom de leur fils soit inscrit sur notre monument, et que la municipalité donne son accord. Notons que son nom figure également sur la plaque de l'église avec le prénom d'Émile.

03-08-1918 (M) N°25 **Joseph Gilbert LACOMBE**

Joseph Lacombe est né le 2 novembre 1889 dans la commune de Sannat, au village de Savignat. Il était le fils de François Lacombe, maçon et cultivateur, et de Marie Parry, son épouse. Lui-même était cultivateur. Son service militaire accompli, peu avant la guerre, de 1910 à 1912, il fut immédiatement mobilisé en 1914, rejoignant son régiment à Tulle dès le 4 août. Sans doute vaillant soldat sur le front, il gagna des galons et fut successivement promu, caporal en décembre 1915 puis sergent en janvier 1918. Il participa, avec les deux régiments auxquels il a appartenu, aux batailles les plus sanglantes de la guerre, Verdun, la Somme, le Chemin des Dames,

et il en sortit vivant. Mais c'est à la fin de la guerre, alors que la victoire commençait à se dessiner, qu'il succomba. En juillet 1918 il fait partie des troupes qui vont contenir et repousser la dernière grande offensive allemande, celle de la deuxième bataille de la Marne, entre le 15 et le 18 juillet 1918.

Le 15 juillet, c'est justement le jour où disparaît Joseph Lacombe, à Nesle-le-Repons, dans le département de la Marne, à une dizaine de km à l'ouest d'Épernay. Il a été fait prisonnier par les Allemands et emmené au camp de Fourmies dans le département du Nord, encore occupé par l'ennemi. Blessé, il mourra trois semaines plus tard, le 3 août 1918, au Kriegslazarett (hôpital militaire allemand) de Fourmies. Son corps sera inhumé dans le cimetière de cette ville, dans la tombe 157. Il laissait une veuve, Alice Gomy, épousée deux ans avant que n'éclate le conflit. Le couple n'avait pas d'enfants. Joseph Lacombe a été décoré de la Croix de guerre.

07-08-1918 (M) N°32 **Pierre Jean Marie PARRY**

Pierre Parry est né aux Fayes le 29 juin 1883. Il était le fils de Gilbert Parry, voiturier, et de feue Marie Dumas, décédée en 1894. Il vivait au carrefour des Fayes avec son père, son frère, sa sœur, sa belle-mère, deuxième épouse de son père, Marie Gayet, et le fils de celle-ci, Auguste Gayet. Sa fiche matricule indique qu'il était étudiant au moment du conseil de révision, mais le recensement de 1911 le dit maçon, ce qui semble bien plus probable, puisqu'on le trouve migrant en Lorraine, en Meurthe et Moselle, dans les années d'avant-guerre. Il avait été ajourné du service militaire pour faiblesse en 1904, mais l'armée le jugea apte en 1914 lorsqu'il fallut envoyer les hommes à la guerre. Ainsi en décida la commission spéciale de Guéret le 11 novembre 1914. Incorporé le 3 janvier 1915 au 78ème RI de Guéret, il combattit sur tous les fronts, avec vaillance semble-t-il, puisqu'il fut cité à l'ordre du bataillon en juin 1918. Il fut blessé une première fois lors de la bataille de la Somme en 1916, à Berny-en-Santerre, par éclats d'obus, puis une deuxième fois, toujours par éclats d'obus, dans la Marne, à Courville. Cette fois ce n'était pas la jambe qui était atteinte, mais la colonne vertébrale. C'était le 7 août 1918, et la blessure provoqua la mort. Pierre fut « tué à l'ennemi » comme dit la fiche militaire, trois mois avant la fin du conflit. Pierre n'était pas marié et il n'avait pas d'enfants. Le corps a été restitué à la famille par train funéraire en 1922.

14-08-1918 (M) N°3 **Jean Edmond BALLET**

Jean Edmond Ballet est né le 16 janvier 1881 à Bussière-Nouvelle. Il était le fils de Paul Gilbert Ballet et de Jeanne Françoise Deplaine. Il est déclaré maçon lors de son

conseil de révision, mais sa fiche matricule n'indique aucune migration. Par contre cette fiche mentionne qu'il vint résider à Sannat en 1910. Peut-être y vint-il un peu avant, puisqu'en 1908 il épousa à Sannat la fille d'un cultivateur du Puylatat, Marie Glomaud, née en 1889. En 1902-1905 il avait effectué son service militaire, en grande partie au Sénégal, où il servit dans l'armée coloniale. Mobilisé dès août 1914, au 41ème RI, il participe à la plupart des grandes batailles de la guerre, la Marne, Verdun, mais c'est dans la Somme qu'il devait perdre la vie. Il est « *tué à l'ennemi par balle au ventre le 24 avril 1918 au combat de Hangard-en-Santerre* ». Sans doute eut-il, au cours de ce combat pour la défense de ce village stratégique qui vit couler tant de sang, une attitude particulièrement courageuse puisque lui fut décernée la Croix de guerre avec citation à l'ordre du régiment, avec cette mention : « *A eu une belle conduite au feu au front depuis le début de la campagne* ». Jean Edmond est mort à 37 ans. Il laissait une veuve, Marie, âgée de 29 ans, et un fils orphelin, Auguste, âgé de 7 ans. Auguste Ballet, dont le fils Edmond, né en 1940, épousera Geneviève en 1968. Ainsi se poursuit, et se poursuivra, puisque la relève est assurée, la vie d'une famille enracinée dans cette belle terre du Puylatat. Une plaque au cimetière honore sa mémoire.

21-10-1918 (M) N°4 **Marcel Antoine Jean Baptiste BERGERAT**

Marcel Antoine Bergerat est né le 28 octobre 1899 à Sannat, au Poux. Il était le fils de Jean-Baptiste Bergerat et d'Antoinette Aubert. Comme son père il était cultivateur. Incorporé très jeune, à 18 ans et demi, il est affecté au 138ème RI qui est un régiment limousin basé dans le nord de la Haute-Vienne, en Basse-Marche, à Bellac et à Magnac-Laval. Sa fiche matricule nous apprend qu'il fut très rapidement réformé pour raisons de santé. Le 9 août 1918, la commission de réforme de Magnac-Laval prononça sa réforme pour « bronchite, hémoptysie, amaigrissement ». (Le principal symptôme de l'hémoptysie est le rejet de sang par la bouche). Il devait décéder 2 mois plus tard à Sannat, le 21 octobre 1918. On peut imaginer qu'il n'avait pas eu le temps de combattre, qu'il est tombé malade au cours de son instruction militaire, probablement à Magnac-Laval, et qu'après avoir été réformé, il a regagné son domicile du Poux où il est décédé quelques semaines plus tard. Il avait alors à peine 19 ans, et n'était bien sûr pas marié. Une inscription, gravée sur sa tombe, rappelle son souvenir. *« A notre fils Marcel Bergerat Mort pour la France en 1918 à l'âge de 19 ans »*

01-11-1918 (M) N°2

Richard Joseph AUBERT

Richard Aubert est né le 18 octobre 1895 au Bourg. Il était le fils d'Albert Aubert et d'Annette Marlaud. Il apprit le métier de sabotier qu'exerçait son père. Appelé à 19 ans, il fut incorporé en décembre 1914 au 142ème RI basé à Mende, puis dans d'autres unités avec lesquelles il combattit sur le front français. Mais en août 1917, il est affecté au 260ème RI qui combattait en Orient depuis octobre 1915. La Grèce étant entrée dans la guerre aux côtés des alliés en juillet 1917, à la suite du renversement du roi germanophile Constantin 1er, il fallait renforcer les effectifs de l'armée d'Orient. L'objectif était de mener une offensive sur le flanc sud des Empires Centraux. Richard partit donc faire la guerre dans les Balkans. En septembre 1918, face à l'offensive conjuguée de la Grèce, de la Serbie et des alliés, dont le 260ème RI, la Bulgarie fut contrainte à la capitulation. Les troupes victorieuses se lancèrent alors à la poursuite de l'armée autrichienne qui occupait l'ex-Yougoslavie. Les conditions météorologiques très difficiles (on était en octobre), l'absence d'abris, la faim, provoquèrent une épidémie. Voici ce qu'en dit le petit livre qui retrace l'histoire du 260ème RI : *« Tant de fatigues, tant de privations furent payées par une maladie épidémique qui occasionna au 260e plus de 150 décès en moins d'un mois. »* Parmi ces infortunés figure Richard Aubert qui est décédé le 1er novembre 1918, deux jours avant la signature de l'armistice avec l'Autriche-Hongrie, à l'hôpital de Kabalavci en Serbie, « *des suites de maladie* » précise l'autorité militaire. Richard n'avait que 23 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Les plus anciens d'entre nous ont connu sa sœur Marcelline qui, avec son mari Eugène Genillier, tenait encore la Coop au début des années 50. Anne-Marie Maleterre raconte dans ce livre (pages 297-303) la longue quête des parents, d'abord pour avoir des informations, ensuite pour faire rapatrier le corps du défunt. Son corps fut rapatrié par train funéraire au départ de Creil (Oise) le 13 juin 1922. Une plaque rappelle son souvenir au cimetière.

05-11-1918 (M) N°22

Auguste François HERVET

Auguste Hervet est né le 6 novembre 1883 dans la commune de Sannat, au village de Saint-Pardoux. Il était le fils de Louis Joseph Hervet, maçon et cultivateur, et de Maria Delarbre, décédée en 1894. Mobilisé dès août 1914, avec ses camarades Creusois du 78ème RI basé à Guéret, il participa à la bataille de la Marne. Même si celle-ci ne dure officiellement qu'une petite semaine, du 5 au 11 septembre 1914, les attaques et contre-attaques continuèrent, et c'est sans doute au cours de l'une d'elle qu'Auguste fut fait prisonnier par les

Allemands, à Saint-Hilaire le Grand, à une vingtaine de km à l'est de Reims, le 21 octobre 1914. Il sera interné dans deux camps Giessen, en Hesse, dans le centre de l'Allemagne, au début et à la fin, et Meschede, dans la Ruhr, dans l'ouest de l'Allemagne, entre temps. Ces camps étaient parmi les plus durs pour les prisonniers, Giessen, raconte un sergent « *était connu parmi les prisonniers français sous le nom de camp de la faim* ». Quant à Meschede, une révolte générale y éclata en octobre 1918. C'est dans l'un ou l'autre camp qu'Auguste contracta une pneumonie qui l'emporta le 5 novembre 1918, à l'hôpital des prisonniers de Giessen où il avait été admis, quelques jours avant l'armistice. Le corps a été restitué à la famille par train funéraire en 1923. Auguste Hervet laissait une veuve, Eugénie, née en 1886 à Rougnat, et trois orphelins, Ernestine âgée de 9 ans, Maurice âgé de 7 ans et Henri âgé de 3 ans. Maurice, dont les anciens se souviennent, habita ensuite au Rivaud. Il eut une fille, Colette, qui possède toujours la maison du Rivaud. Auguste était donc son grand-père.

28-11-1918 (M) N°41 **Marien Louis VALLUCHE**

Marien Valluche est né le 9 octobre 1874 au Bourg de Sannat. Il était le fils de François Valluche, maçon, et de Marie Simonnet. Maçon lui-même, il fut un migrant qui travailla essentiellement en Lorraine, en Meurthe et Moselle et dans les Vosges. Il avait déjà 40 ans quand éclata la guerre. Il fut cependant rappelé à l'armée et mobilisé en novembre 1914, dans un régiment de chasseurs, puis de hussards. Les premiers appartiennent à l'infanterie, les seconds à la cavalerie légère, mais dans les deux cas, ces régiments recrutent plutôt des soldats de petites tailles. Ils sont généralement affectés à des missions de patrouille ou de reconnaissance. Effectivement la fiche matricule de Marien nous apprend qu'il mesurait 1m 63. En juillet 1917, âgé alors de 43 ans, il est retiré du front et affecté au service auxiliaire, à Fournels en Lozère, occupé à des tâches civiles. C'est là qu'il décède le 28 novembre 1918, au dispensaire de la ville, de maladie, suivant l'avis du contrôleur de la main d'œuvre. Sa fiche de décès militaire confirme qu'il était alors « détaché ». Marien est mort pour la France, quelques jours après la fin du conflit, à l'âge de 44 ans, laissant une veuve, Marie Dumas, couturière au Bourg qu'il avait épousée en 1900, et une orpheline, Fernande âgée de 18 ans. Fernande qui deux ans plus tard, en 1920, épousera Jean Cabournaud, boucher originaire de Champagnat, qui s'installera à Sannat, dans le Bourg d'en haut, sur la route d'Evaux. Marien était le cousin germain de Julien Valluche, mort au fort de Vaux, deux ans plus tôt, en 1916.

29-03-1918 N°46 **Auguste BARRET**

Auguste Barret est né le 17 février 1880 à Fontanières. Il était le fils de Julien Barret et de Clarisse Méanart. Maçon, il migra en Bourgogne (Côte d'or) et en Région Parisienne. Marié en 1906 à Fontanières avec une jeune femme de Saint-Julien-la-Genête, Amélie Bourriquet, il vint s'installer à Sannat en février 1913. Mobilisé en août 1914, il sera blessé à Verdun en 1916, puis tué sur le champ de bataille, à Moreuil, dans la Somme. La date de sa mort a été fixée au 29 mars 1918, mais en

fait le corps ne fut retrouvé que le 22 août 1918. Auguste était probablement décédé lors de l'offensive allemande de mars 1918 dans la Somme et son corps fut abandonné sur le terrain conquis par les Allemands. Quand les Français reprirent le terrain perdu, lors de la contre-offensive du mois d'août, ils retrouvèrent le corps du défunt, et ils fixèrent la date probable de sa mort. Son décès a été retranscrit à Sannat, sa nouvelle commune de résidence, mais son nom a été gravé sur le Monument de Fontanières. Pourquoi ? La même règle ne semblait pas s'appliquer partout ! d'après le site Genweb son nom apparaît également sur le Monument aux morts de Brousse, et son corps serait inhumé au cimetière des Mars !

09-09-1918 N°55 **Martin DESARMENIEN**

Martin Désarménien est né le 23 février 1878 à Sannat, au village de la Ville du Bois. Il était le fils naturel d'Anne (ou Annette) Désarménien, meunière, qui épousa par la suite Joseph Simonet, et qui décéda à la Ville du Bois en 1889. Martin s'était trouvé orphelin à 11 ans. Il continua à vivre à Sannat puisqu'il y demeurait encore au moment de son conseil de révision. Il était devenu maçon, un maçon qui migra beaucoup, essentiellement dans les Vosges, en particulier à Épinal et dans les communes voisines. En 1906 il s'installe à Rougnat, probablement à la suite de son mariage, puisqu'au recensement de 1911, il habite le Bourg de Rougnat avec son épouse Marie, et leur fils Armand, né l'année précédente en 1910. En 1914, la guerre le surprend alors qu'il effectue sa traditionnelle migration dans la région d'Épinal. Il est mobilisé dès le mois d'août, et malgré son âge (36 ans), il est envoyé sur le front. Il y contracte une pneumonie en 1917 ; il est tué l'année suivante, dans les combats de l'offensive finale qui permettra la victoire de nos armées, dans l'Aisne, à Vauveny, le 9 septembre 1918, deux mois avant la fin du conflit. Martin est mort pour la France, à 40 ans, et c'est naturellement que son nom figure sur le monument de Rougnat, même s'il fut, presque les trois-quarts de sa vie, Sannatois.

26-11-1918 N°52 **Lucien Armand COUDERCHON**

Lucien Couderchon est né au Bourg de Sannat le 26 mai 1896. Son père François était né, et résidait ordinairement à Jouillat. Il était un maçon migrant, comme le fut son fils après lui. François se reconvertit et devint facteur rural. Il fut affecté un certain temps à Sannat. Combien d'années ? Nous l'ignorons, mais c'est là que naquit son fils Lucien. La famille était retournée à Jouillat au moment de la guerre. Lucien y passa son conseil de révision en 1915, même si sa fiche indique qu'il résidait à Baigneaux en Eure et Loir à ce moment-là, sans doute était-ce pour « limousiner ». Mobilisé en 1915, à l'âge de 19 ans, il devait décéder loin de France, en Bulgarie, alors même que la guerre était terminée depuis quelques jours. Sa fiche mentionne « *disparu le 26 novembre 1918 pendant la traversée du Danube, présumé noyé* ». Son corps, retrouvé en août 1919, repose dans un cimetière français de Bulgarie. Son acte de décès a été retranscrit à Jouillat, et c'est logiquement sur le monument de cette commune que son nom est gravé. Le corps a été restitué à la famille par train funéraire en 1922.

Après 1918

07-02-1919 (M) N°20 **Joseph Léon GENTET**

Joseph Gentet est né le 16 juin 1890 à Sannat, au village de Luard où ses parents, Joseph Gentet et Anne Coulaud étaient cultivateurs. Lui-même l'était au moment de son conseil de révision. Il enchaîna presque le service militaire, effectué de 1911 à 1913 (novembre), et la guerre pour laquelle il fut mobilisé dès le 3 août 1914. Dès ce mois d'août il participe aux premiers combats ; il ne peut, avec ses camarades, faire face à l'invasion allemande qui arrive par la Belgique (Plan Schlieffen), et déferle sur les départements du nord de la France. Il y est fait prisonnier le 28 août, à Rancourt, dans le département de la Somme (et non des Ardennes comme il est indiqué sur la fiche matricule). Joseph passera ainsi l'intégralité de la guerre en Allemagne, essentiellement dans le camp de prisonniers de Brandeburg, près de Berlin. Il sera rapatrié après l'armistice, le 11 janvier 1919. Les difficiles conditions de détention l'affaibliront suffisamment pour qu'il trouve la mort à peine libéré. Moins d'un mois plus tard, il décédait à Sannat, le 7 février 1919. Sa commune l'a justement reconnu comme un mort pour la France puisqu'il figure sur le Monument aux morts, mais apparemment pas la nation, qui a commis cette injustice, en l'oubliant de la liste officielle du ministère. Joseph était fils unique et n'était, semble-t-il, pas marié.

22-11-1919 (M) N°45 **Henri Léon Émile VINCENT**

Henri Vincent est né le 28 novembre 1882 à Jarnages. Il était le fils de Pierre Barthélémy Vincent et d'Anastasie Dargier. Il exerçait la profession de boucher à Jarnages. Il poursuivit cette activité à Sannat à partir de janvier 1908, après avoir épousé en décembre 1907 la fille d'un boucher de Sannat, Marie-Antoinette Bougerol, fille de Jean Bougerol. Il avait effectué auparavant son service militaire, de 1903 à 1906, où il servit en qualité de « soldat musicien ». Mobilisé dès août 1914, il fut cependant réformé en septembre, pour être déclaré à nouveau apte en avril 1915. Henri semble avoir vécu une guerre particulièrement pénible puisqu'il fut blessé deux fois, une fois par éclats d'obus, une autre fois par balle, et surtout parce qu'il y contracta la tuberculose qui devait l'emporter au lendemain de la guerre. Il multiplia les hospitalisations dans les endroits les plus divers, et il fut finalement réformé en janvier 1919. Revenu à Sannat, c'est là qu'il mourut le 22 novembre 1919. Qu'il soit mort à cause de cette guerre à laquelle il n'a cessé de payer un lourd tribut est une évidence, évidence qu'a dû reconnaître l'armée en versant une pension temporaire de 1680 francs à sa veuve. Et pourtant, il ne figure pas sur la liste officielle des Morts pour la France. Lui furent tout de même décernées la médaille de guerre et la médaille militaire, et la commune de Sannat l'a justement honoré en inscrivant son nom sur notre monument. Henri, décédé à l'âge de 37 ans, laissait une veuve, Marie-Antoinette, et une fille désormais orpheline, Renée, âgée de 10 ans. Renée épousera en 1929 Roger Nebout, également boucher. Renée et Roger eurent trois enfants, Yvon, Pierrette, et Danièle, biens connus de tous les Sannatois.

NB : Nous présentons nos excuses à la famille pour avoir commis une grossière erreur dans le livre précédent. Une erreur de saisie informatique avait pu nous faire croire qu'Henri Vincent avait vécu jusqu'à 97 ans …parce que 1882, sa date de naissance, était devenue sur l'écran 1822 !

15-07-1921 (M) N°26

Marcel François LORIVAL

Marcel Lorival est né le 10 août 1900 au village du Masroudier, dans la commune de Sannat. Il était le fils d'Auguste Lorival, maçon originaire de Châtain, et de Marie-Virginie Lothe du Masroudier, épousée en1895. Âgé de 14 ans lorsqu'éclata la guerre, il ne participa pas au conflit. Il devint cultivateur sur la terre de ses parents, et il aurait pu échapper à la guerre puisqu'il ne fut appelé sous les drapeaux qu'en mars1920. Mais il eut la malchance d'être envoyé, en 1921, faire la guerre au Levant, c'est-à-dire au Moyen-Orient, dans l'ancien Empire Ottoman. L'Empire Ottoman, dont la Turquie actuelle est l'héritière, s'était, aux yeux des alliés, rendue coupables de deux fautes (ou crimes), l'alliance avec l'Allemagne, et le massacre des Arméniens qu'elle élimina de son territoire. En 1915-1916, les deux tiers des Arméniens de Turquie furent tués, plus d'un million de personnes. Des raisons économiques moins nobles poussèrent également Anglais et Français à se partager les dépouilles du vaincu, dont le régime s'écroula, laissant place à une Turquie moderne dirigée par Mustapha Kémal. Les Français s'étaient réservés le Liban, la Syrie et le centre-sud de la Turquie, la Cilicie. Mais les nationalistes turcs ne l'entendaient pas de cette oreille. Une intense guérilla assaillit progressivement, au cours de l'année 1919, et surtout 1920, les troupes françaises débarquées à partir de novembre 1918. En 1920 commença le repli, qui en 1921 se transforma en rapatriement des troupes françaises emmenées en Cilicie. C'est dans cette débâcle qu'arriva Marcel Lorival, en mars 1921.Il devait décéder 4 mois plus tard, le 15 juillet 1921, à l'hôpital militaire français de la grande ville de la région, Adana. Marcel ne figure pas sur la liste des Morts pour la France, ce qui est une profonde injustice, mais sa commune a su l'honorer en gravant son nom sur notre monument. Deux plaques honorent sa mémoire au cimetière, dont l'une porte la Médaille militaire et la Croix de guerre. Marcel n'était pas marié et il n'avait pas d'enfants. Mais sa sœur, Adrienne, de 4 ans son aînée, qui avait épousé Charles Mongourd en 1914, eut 2 jumeaux en 1922, Fernand et Raymond que les anciens Sannatois ont bien connu, ainsi que la fille de ce dernier, Nicole, qui vit aujourd'hui près de Guéret. Marcel Lorival était donc son grand-oncle.

02-03-1925 N°65 **Henri Joseph VERTADIER**

Henri Vertadier est né le 29 juillet 1888 au Bourg de Sannat. Il était le fils d'Amable Antonin Vertadier, et de Julie Bergerat. Comme son père avant lui, et comme ses fils après lui, il devint boulanger dans la maison de « la Place » qui est toujours celle des Vertadier, occupée par Bernadette aujourd'hui. Promu caporal lors de son service militaire en 1910, il est immédiatement mobilisé dès août 1914, alors qu'il venait juste de se marier avec une jeune fille de Mainsat, Marguerite Bardet, née en 1897. Blessé une première fois en mai 1916 (contusion thoracique), et hospitalisé à Chaumont en Haute-Marne, il est blessé une deuxième fois, plus gravement, le 10 juin 1918. Il doit être amputé de l'avant-bras droit, « *au tiers moyen* » dit sa fiche matricule. Il est longuement hospitalisé à Saint-Etienne puis à Clermont-Ferrand, jusqu'en mars 1919. Ajoutée à une raideur au genou consécutive à une autre blessure sans doute, cette amputation lui vaudra d'être gratifié d'une pension de 85% et de l'obtention d'un emploi réservé, le métier de boulanger lui étant dorénavant très difficile à exercer. Il deviendra buraliste, profession que continuera à exercer sa veuve Marguerite après son décès. Henri avait eu un enfant pendant la guerre, Louis, qui était né en 1917. Un autre garçon est né en 1920, Albert, puis une fille Suzanne en 1923. Henri Vertadier est décédé le 2 mars 1925 à Sannat, des suites de ses blessures de guerre, comme le reconnut tardivement l'autorité militaire en lui accordant en 1980 la mention « Mort pour la France ». C'est la raison pour laquelle, bien que décédé plus de 6 ans après la fin du conflit, il mérite de figurer dans cette liste des soldats morts à la guerre, ou pour fait de guerre. Il laissait une jeune veuve Marguerite, âgée de 28 ans et trois orphelins que les anciens ont bien connus, Louis 8 ans (Lili), Albert 5 ans (Bébert), Suzanne (2 ans), la sœur de Bébert, (à ne pas confondre avec « la Suzanne de Bébert » qui était son épouse). Et tout le monde connait les petits enfants sannatois d'Henri Vertadier : Jean-Claude, Danièle, Andrée, Bernadette, Jocelyne et Joël. Vous trouverez davantage de détails sur la guerre d'Henri Vertadier dans les lettres et cartes postales qu'il a envoyées ou reçues pendant le conflit, dont nous publions, grâce au concours de Jocelyne Vertadier, pages 223-257, des extraits. Quant à Marguerite, elle se remaria avec Marien Joseph Mourlon qui fut notre garde-champêtre, qu'on a évoqué dans notre premier livre.

La lecture de ces fiches appelle quelques menus commentaires. Nous ne nous attarderons pas sur l'aspect dramatique que revêt la mort prématurée de tous ces jeunes hommes, presque encore des enfants pour certains, ou de ces hommes jeunes, qui pouvaient être maris ou pères de famille. Nous constaterons seulement qu'il est difficile de comprendre pourquoi des noms ont été gravés sur le Monument aux morts de notre commune, et pourquoi d'autres ont été oubliés. Quelle était donc la règle en la matière ? Une première loi, peu précise et très partiellement appliquée, fut votée en 1919. Elle prévoyait en autre dans son article 5 *« Des subventions seront accordées par l'Etat aux communes, en proportion de l'effort et des sacrifices qu'elles feront en vue de glorifier les héros morts pour la patrie* » Les subventions étaient calculées en fonction du pourcentage de morts par rapport à la population de la commune, tout en

tenant compte de la richesse de celle-ci. Même si d'autres lois ultérieures préciseront les modalités d'implantation, de responsabilités diverses, de financement ou même d'inscription, les règles en ce dernier domaine restèrent floues. On s'achemina cependant vers les principes suivants, pas toujours respectés : le soldat honoré devait être mort au combat, ou à la suite de ses blessures, ou à la suite d'une maladie contractée au service. La preuve irréfutable était son inscription au registre des Morts pour la France. Il devait en outre être né dans la commune, ou y avoir eu sa dernière résidence. Ce qui laissait la possibilité d'être inscrit sur deux monuments, ce qui fut parfois le cas, nous en avons vu quatre exemples dans notre exposé. Tous les soldats qui sont inscrits sur le monument de Sannat sont-ils nés dans la commune, ou y ont-ils demeuré en dernier lieu avant de mourir ? Au moins deux d'entre eux ne répondent pas à ces critères. Par contre de nombreux soldats répondant à au moins une de ces conditions n'y sont pas, mais heureusement ils sont honorés dans la commune de l'autre critère. Cependant deux, encore une fois, possèdent tous les critères pour figurer sur notre monument et n'y sont pas. La seule raison qui peut justifier leur inscription ailleurs est que leurs actes de décès aient été transcrits dans la commune de leur belle famille, bien que les documents officiels indiquent que leur dernier domicile était Sannat. Et bien même ! Puisque les doubles inscriptions se pratiquaient et n'étaient pas illégales, pourquoi Jean-Marie Dumont et Marien Maillard, puisque c'est d'eux dont il s'agit, n'ont pas été honorés par leur commune ? Par ce livre nous leur rendons partiellement justice.

Caserne du 121e RI de Montluçon